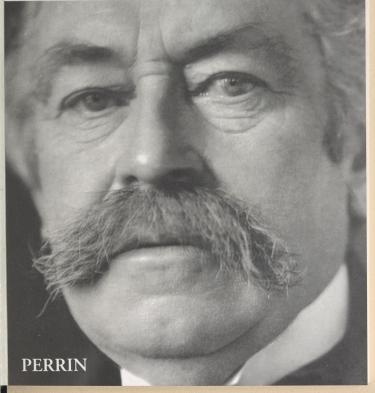
Bernard Oudin

ARISTIDE BRIAND



39173046

DL Livres - BnF 0 5 MAI 2004

ARISTIDE BRIAND

27

ILE-20040507-21374

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Histoires de Berlin (avec Michèle Georges)

Histoires de Londres

Aux Editions Robert Laffont

Plaidoyer pour la ville (essai) La foi qui tue (essai) Le Crime et l'Argent

Aux Editions Seghers

Dictionnaire des architectes

Aux Editions du Chêne Funéraires (photographies)

Aux Editions Gallimard

Pour en finir avec les écolos (essai) Villa, Zapata et le Mexique en feu Enquête sur Sherlock Holmes

BERNARD OUDIN

ARISTIDE BRIAND



BERNARDSUDIN

ARISTIDE BRIAND

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1987. © Perrin, 2004, pour la présente édition. 2-262-02192-9



Pour Éric Caroline Alexandre

BRIAND CONNU ET MÉCONNU

«Nous avons cru en trop de choses, nous les hommes de peu de foi. » Jules Romains (Europe)

Enfin, la Grande Guerre s'était achevée.

De plus grande folie, il n'y en avait jamais eu dans toute l'histoire du monde.

L'Europe s'était entredéchirée jusqu'à en mourir. Des nations, que séparaient leurs régimes politiques et leurs intérêts immédiats, mais que rapprochaient leur civilisation, leur mode de vie, leur prééminence sur le monde, leurs intérêts à long terme, avaient versé leur sang, détruit leurs villes, ruiné leur économie, bafoué leurs principes, perdu leur âme dans la recherche éperdue d'une victoire illusoire.

Les pertes avaient été effroyables et sans commune mesure avec aucun conflit passé. Première Guerre mondiale par le nombre des Etats belligérants, mais surtout première guerre totale par les moyens mis en œuvre, par l'esprit même avec lequel était mené l'affrontement. Ce n'étaient plus des armées, mais des peuples entiers qui avaient été jetés les uns contre les autres, convaincus d'incarner le Droit, la Justice, et la supériorité de leur culture.

La France a eu 60000 morts en 1870; elle en a eu cette fois 1400000. L'écart est plus vertigineux encore pour l'Allemagne: 40000 morts en 1870; 1700000 en 14-18. Quarante fois plus!

L'ampleur même de cette hécatombe va-t-elle ouvrir les veux des Européens, les obliger à réviser leurs idées, les pousser à une réconciliation nécessaire, leur faire prendre conscience, au-delà des conflagrations armées, de leur solidarité profonde? Hélas, les vieux démons ne sont pas tous exorcisés.

En Allemagne on remâche sa défaite, on cherche à l'expliquer par

quelque «coup de poignard dans le dos», on s'insurge contre le Diktat

de Versailles, on rêve déjà de revanche.

En France, les hommes politiques célèbrent la victoire et les provinces retrouvées, inaugurent les monuments aux morts, s'enivrent de l'hégémonie de leur pays, de son armée toute-puissante, de son empire colonial immense et encore accru du Togo, du Cameroun, de la Syrie et du Liban.

Ainsi parlent ces vieux dirigeants qui n'ont pas su empêcher la guerre, qui l'ont parfois voulue, qui en perpétuent le souvenir moins pour en déplorer les horreurs que pour s'en attribuer la gloire.

Mais les autres, «les petits, les obscurs, les sans-grade», la masse des survivants, les mutilés, les éclopés, les gazés, les bien-portants, ceux qui ont souffert dans la boue et dans le sang, au milieu des balles et des rats, qui se sont battus dans les tranchées, qui ont dormi dans des trous d'obus, qui ont passé quatre ans loin de leurs foyers, ceux que leurs femmes ont attendus et ceux qu'elles ont quittés, que pensent-ils vraiment? Se reconnaissent-ils dans ces orateurs prolixes et enflammés qui prétendent parler en leur nom? Justement pas.

Pour quelques-uns d'entre eux qui viennent raviver la flamme, drapeaux en tête et médailles au vent, ils sont des millions qui souhaitent simplement qu'on leur permette de vivre et d'aimer, qui, toutes réflexions faites, ne se sentent guère différents des pauvres types d'en face, qui espèrent que leurs enfants ne connaîtront pas la guerre et qui voudraient se consoler de leurs épreuves en étant bien sûrs que c'était

«la der des ders».

Ce peuple immense et silencieux, un seul homme politique a pressenti ses aspirations, a compris son désir de paix.

C'est Aristide Briand.

Pourtant, il n'a pas partagé ses épreuves. Il fait partie de cette génération au pouvoir en 1914 qui porte, peu ou prou, la responsabilité de la catastrophe. Pire, il est de ceux qui ont gouverné la France en

guerre sans être toujours économes du sang versé.

Et puis un jour, sa raison s'est rebellée contre ce suicide collectif de l'Europe, ce refus absurde d'une paix de compromis, cette poursuite acharnée d'une guerre sans fin. La saignée terminée, il sera le seul, ou à peu près, de toute la classe politique à penser que rien ne pouvait plus être comme avant.

Ici, tout l'oppose à Clemenceau.

Le Tigre, incarnation de la combativité nationale, magnifique d'énergie mais sourd aux souffrances de son pays, souffle à Briand le rôle et le titre de Père la Victoire, souhaite une paix dure, se préoccupe peu de réconciliation. Il laisse, dira-t-il, cette tâche aux générations futures, mais sans se soucier de leur en préparer la voie.

A l'inverse, Briand, impuissant à écourter le conflit, fera tout pour en éviter le retour. Son humanisme, ses sentiments personnels, prennent le relais de sa réflexion. Toujours à l'écoute de l'opinion — le lui a-t-on assez reproché! — il sait mieux que ses collègues en capter les appels et

les traduire dans sa démarche diplomatique.

Sous les yeux d'une France étonnée, cet homme accomplit une véritable transformation. L'animal politique habile, trop habile, dont «le scepticisme, la souplesse au jour le jour et à ras le sol n'aspirent pas a la zone glorieuse visitée par la lumière historique 1 » se change en un grand homme d'Etat, responsable et inspiré, qui à Locarno jette les bases d'une véritable réconciliation franco-allemande. Mais en 1925 la mue n'est pas encore complète. Elle s'accomplit dans les années suivantes, en dépit et peut-être à cause des obstacles qui se dressent sur sa route. Alors, l'homme d'Etat devient un prophète, sa politique une vision et sa vie un destin.

Etrange carrière que celle d'Aristide Briand.

Il a incarné la IIIº République.

Il l'a connue à son apogée. Les trente années de sa vie publique — de 1902 à 1932 — sont les plus brillantes du régime. Il n'aura connu des débuts incertains de la république parlementaire que sa dernière crise, celle du boulangisme, et encore de loin. Il meurt en 1932 et ne verra pas cette longue agonie de la III^e République qui s'amorce sur la place de la Concorde, un soir de février 1934, pour s'achever à Vichy, un

jour de juillet 1940.

Il l'a incarnée dans sa personne, avec ses qualités et ses défauts, ses grandeurs et ses mesquineries, et jusque dans son physique. Son expression à la fois intelligente et sympathique respire toute la bonhomie — ou l'apparente bonhomie — du pouvoir civil. Mais en même temps, un certain laisser-aller de la tenue fait soupçonner une égale mollesse du caractère, un manque de rigueur des convictions, tous défauts que l'on prête, à tort ou à raison, au parlementarisme. Sa «touche», comme on disait à l'époque, facilite davantage la tâche des caricaturistes qu'elle ne suscite l'enthousiasme spontané des foules. Tout, chez lui, donne l'impression d'être tombant: les cheveux mal peignés, les moustaches, l'éternel mégot au coin des lèvres, la jaquette mal coupée. Ce « pèlerin de la paix » a moins les allures d'un mystique que celles d'un représentant de commerce.

Apparences trompeuses, comme l'était celle de la République ellemême.

Avec leur instabilité chronique, les régimes d'assemblée laissent une impression confuse, qui décourage ceux qui veulent en dégager les grandes lignes. Pourtant, si les ministères changent, les ministres, eux, ne changent guère. Entre 1906 et 1932, Aristide Briand fut onze fois président du Conseil, et vingt-cinq fois ministre. On lui confia les portefeuilles les plus divers, des Cultes à la Justice, de l'Instruction publique

à l'Intérieur. Il fut douze fois ministre des Affaires étrangères, dont sept ans sans interruption, de 1925 à 1932*. Mieux encore: il dirigea la France, d'abord à titre de vice-président du cabinet Viviani, puis à titre de président du Conseil, pendant trente et un des cinquante-deux mois que dura la Grande Guerre. Il était à la barre au moment crucial de la bataille de Verdun.

On peut dire sans exagération qu'il fut l'un des hommes qui gouvernèrent la France pendant un quart de siècle. Sa carrière d'homme d'Etat égale par sa longueur celle d'un Richelieu ou d'un Mazarin. Seule lui échappa, en 1931, la présidence de la République, comme elle avait

échappé à son vieux rival Clemenceau, en 1920.

Hormis cette consécration suprême, il reçut tous les honneurs, connut toutes les satisfactions, savoura toutes les revanches. De cet avocat écarté des prétoires en 1891, on fit un garde des Sceaux en 1908; de cet homme que ses adversaires disaient ignare, l'Université d'Oxford fit un docteur honoris causa; de cet ancien agitateur révolutionnaire, le parlement d'Oslo fit un prix Nobel de la paix. Après ses obsèques nationales, des dizaines de villes donnèrent son nom à une de leurs principales artères**.

D'où vient dès lors que nous éprouvions le sentiment d'un grand destin raté? Pourquoi, de toutes les grandes figures de son époque, est-il aujourd'hui le plus mal connu? Pourquoi, dans la mémoire collective des Français, son souvenir est-il davantage érodé que ceux de Clemenceau, de Jaurès et même de Poincaré? Son rôle de pacificateur lors des grandes querelles religieuses du début du siècle? Estompé. Sa direction des affaires pendant la guerre? Carrément oubliée. Seul ou à peu près émerge le souvenir du «pèlerin de la paix», du grand orateur de la S.D.N. Encore ces épisodes sont-ils évoqués avec condescendance et ironie.

Car si la vie fut clémente à Aristide Briand, la postérité fut cruelle en attachant son nom à l'échec aussi rapide que tragique de sa politique. Le rapprochement des dates est symbolique: Briand, l'homme de la paix, meurt en 1932 et Hitler, l'homme de la guerre, arrive au pouvoir en 1933. Dix ans d'efforts sont réduits à néant. A peine Briand disparu, son œuvre s'effondre: son pari de rapprochement avec une Allemagne démocratique tourne à l'affrontement avec une Allemagne totalitaire;

^{*} Seul Delcassé, ministre des Affaires étrangères de six gouvernements successifs, de 1898 à 1905, égala cette longévité.

^{**} Sauf Paris qui, en dehors d'un petit monument quai d'Orsay, ne lui a dédié qu'une modeste rue, il est vrai judicieusement choisie, puisqu'elle longe le Palais-Bourbon.

son rêve de paix entre les peuples sous l'égide de la Société des Nations tourne à l'effroyable saignée de la Seconde Guerre mondiale.

Pourtant, le temps écoulé s'est chargé de corriger ce tableau.

Le temps... Il a joué dans le destin d'Aristide Briand un rôle étrange. Comme s'il en avait été conscient, Briand aimait à répéter que le portefeuille le plus important d'un cabinet était le ministère du Temps. Manifestement, il comptait s'en faire un allié. Il avait tort. Loin de cicatriser les plaies, de résoudre les problèmes, loin de travailler pour la paix, les années qui passaient voyaient les ressentiments se raviver, les nationalismes s'exacerber. Briand avait cru urgent de patienter et il s'était trompé. Mais, par un ultime retournement, voici que le temps, bien longtemps après sa mort, apportait à son œuvre un éclairage nouveau.

Aux générations de la Seconde Guerre mondiale, il était normal que les efforts de Briand pour «mettre la guerre hors la loi» aient semblé dérisoires, que ses concessions soient devenues les symboles de l'affaiblissement de la France, d'une volonté de résistance anémiée, d'un esprit munichois avant la lettre. Au contraire, les générations d'aprèsguerre, une fois le nazisme abattu, avaient envie de mieux connaître les Allemands et de s'en rapprocher, la conviction qu'il était vital pour l'Europe de s'unir. Autant de thèmes qui n'étaient pas sans rappeler l'esprit de Locarno. Briand-Stresemann, Schuman-Adenauer: même si le contexte mondial est différent, le rapprochement n'est pas abusif. On dit que l'Histoire bégaie. Pour une fois, elle semblait reprendre son discours d'une voix plus assurée...

Déjà, en 1942, Saint-John Perse l'avait prédit: «L'apôtre de l'Union fédérale européenne n'appartient pas au passé. Il appartient à

l'avenir, dont un jour sera fait le présent »2.

Dans une perspective historique rajeunie, l'idéaliste naïf devenait un précurseur clairvoyant. La réhabilitation de Briand, après le procès posthume qui lui avait été fait, aurait pu, aurait dû en être d'autant plus éclatante.

Elle ne le fut pas.

Est-ce parce que l'Histoire ne pardonne pas à ceux qui ont eu raison trop tard — ou trop tôt?

Peut-être y a-t-il d'autres raisons qui tiennent non plus à la politique, mais à l'homme.

Briand est de ces êtres dont il est plus facile de dresser la statue que de faire le portrait. Car rien n'est simple dans cette existence heurtée, cette personnalité complexe, cette politique louvoyante, plus ou moins occultées par l'idée fixe et généreuse qui marqua ses dernières années.

Passons sur l'évolution classique du militant révolutionnaire changé en gouvernant responsable, sur l'ancien partisan de la grève générale qui, devenu président du Conseil, brise la grève des cheminots, sur le socialiste qui répudie les idéaux de sa jeunesse. C'est là d'une façon ou d'une autre le lot de beaucoup d'hommes politiques.

Plus intéressantes, plus inhabituelles, sont les contradictions que nous retrouvons à chaque stade de sa vie, de ses choix politiques, dans ses idées, dans sa psychologie, dans son comportement personnel et

même dans son physique.

C'est son amie Louise Weiss le décrivant avec «sa bouche plébéienne et ses mains d'aristocrate³.» C'est Saint-John Perse saluant en lui «toute l'aristocratie foncière d'un être de haute frondaison, nourri aux fortes racines de l'arbre populaire⁴.» C'est Wladimir d'Ormesson le voyant «souverainement à son aise avec les sommités de n'importe quel pays, affable et distant comme un seigneur» tout en ayant conservé «un vieux fond débraillé». Et d'ajouter: «Briand est peuple et il est élite. Il est aristocrate et il est bohème, mais il n'est pas bourgeois⁵.»

Mettant le doigt sur une autre de ses contradictions, le même témoin le montre sachant rêver, aimant le bonheur. Mais une conception du bonheur faite de scepticisme. «Car ce Celte, ce pêcheur, ce marin, ce mystique, dans le fond de son être, était avant tout un sceptique. Il méprisait les hommes, non les humbles pour lesquels il éprouvait une sorte de tendresse, mais tous ceux qui gravitaient autour de lui et qu'il voyait grimacer dans la politique. » Oui, mais Paul Claudel, parlant à son tour de celui qu'il appelle affectueusement «notre vieux chef», ajoute: «Dans ce scepticisme il y avait une sincérité incontestable et émouvante, une horreur de la violence et du gâchis. Il aimait la paix et la faisait aimer 6 »

Sincère donc, mais lucide, apte à démêler les mensonges et les arrière-pensées de ses partenaires. Sincère, mais réaliste, et toujours sur le qui-vive. Sincère, mais pragmatique dans ses méthodes, toujours prêt à temporiser, voire quand c'est nécessaire à se déjuger. « Un monstre de souplesse », avait dit de lui Maurice Barrès. Un comportement qui déconcerte et qui incite à la méfiance. Ses adversaires français mettront en cause sa naïveté vis-à-vis de l'Allemagne; ceux d'outre-Rhin doute-ront de sa bonne foi.

Idéaliste, du moins à la fin de sa vie, il reste le contraire d'un idéologue. Saint-John Perse note que chez lui «l'audace du songe sollicitait toujours l'épreuve du bon sens » 7. Cette méfiance qu'il professe envers les hommes, il la cultive plus encore à l'égard des idées générales. Un jour que l'abbé Mugnier, ecclésiastique mondain et homme d'esprit, vante les dons visionnaires d'un écrivain du XIX° siècle, Briand lui répond: «Mais tout ce qui est dit arrive, l'abbé. C'est ce qui sauve les politiciens. » Chez Briand, ce comportement ne date pas d'hier. Alors qu'il était — ou se disait encore — socialiste, un de ses adversaires politiques écrivait: «M. Briand est tout l'opposé d'un doctrinaire. On ne le blessera guère en lui refusant ce titre qu'il ne revendique pas, si même il ne le repousserait. » Ce qui permettait à ce polémiste d'ajouter:

«Ce n'est pas chose très difficile de changer d'opinion quand on n'en a pas d'arrêtée, de s'adapter quand rien ne vous a fixé nulle part, de réaliser quand il vous est indifférent de savoir quoi ⁸.»

A peine moins méchant, Philippe Berthelot, pourtant ami et collaborateur de Briand, réplique à une femme du monde qui souhaite une pensée du ministre pour son album: « Drôle d'idée! Je ne connais rien dont M. Briand ait plus horreur que la pensée, si ce n'est l'action... »

Cette boutade — mais en est-ce bien une? — nous renvoie à un autre thème. Jugeant l'action de Briand à la tête du pays pendant la guerre, Jacques Isorni estime: «Il vovait loin et juste. La faiblesse de ce clairvoyant, c'était le manque de volonté 9. » L'ambassadeur Léon Noël, qui fut à ses côtés lors d'une conférence à La Have en 1930, confirme: «Grand diplomate, il avait, au même titre qu'un de Gaulle ou un Mazarin, l'imagination d'un homme d'Etat mais il n'en avait ni l'énergie ni le caractère. Par tempérament. Par mauvaise santé aussi: il était vite fatigué » 10. Plus nuancé. Saint-John Perse lui concède «une promptitude dans l'entreprise et la riposte qui n'avait d'égale que la nonchalance à exploiter le succès » 11. Mais tout à l'opposé, Wladimir d'Ormesson décèle «sous une apparence détachée, un lutteur, Impossible de comprendre Briand si l'on ne tient pas compte de ses ressorts d'acier » 12. «Un noble chat persan, souple et racé, prêt à bondir. Il était l'homme de la paix, mais il avait passé toute sa vie à lutter», juge de son côté le comte de Coudenhove-Kalergi 13.

Combatif, donc, mais aussi plein de charme, il sait jouer à la fois de ce que son physique a d'ingrat et de ce qu'il a de magique: sa voix de basse qu'on dit ensorcelante; ses mains fines dont il tire des gestes expressifs «qui rappelaient Paderewski au piano» 14. «Civils et militaires les plus hostiles à sa politique ressortaient subjugués d'un entretien avec lui», raconte Léon Noël. «Devant un artiste de cette classe, dit Paul Claudel, il n'y avait pas autre chose à faire que de jouer vrai. Si l'on essayait de s'égarer dans le mensonge et le pathos, aussitôt un mot de gavroche, un éclair de cet œil ironique et affectueux, un mouvement de cette grosse lèvre toujours occupée à soupeser la cigarette absente

suffisait à ramener l'imprudent à la clé de sol 15, »

Le mot «artiste» peut étonner, appliqué à un homme politique. Pourtant, avec celui, plus surprenant encore, de «poète», il revient fréquemment sous la plume de ceux qui l'ont connu. D'autres au contraire trouvent l'orateur creux, l'homme insaisissable, voire inquiétant. D'autres, encore, simplement vulgaire. Léon Daudet, leader monarchiste et polémiste redoutable, fera d'Aristide Briand sa tête de turc quotidienne pendant plus de vingt ans, lui portant, bien au-delà de son hostilité politique, une haine presque physique, le traitant, entre mille autres portraits au vitriol, de «fille publique, avec ses ruses, sa veulerie, son ignorance, sa sentimentalité banale et son souple avachissement» 16.

Curieusement, le pamphlétaire maniant l'injure rejoint à sa manière

ceux de ses admirateurs qui ont relevé chez Briand une sensibilité féminine, une intuition toujours en éveil, une façon presque sensuelle de vivre la politique.

Un homme déconcertant et à tous égards inclassable, aussi bien dans sa vie personnelle que dans sa vie publique. Elu et réélu sous des étiquettes sans grande signification idéologique, parvenu au pouvoir et l'exerçant sans l'appui d'aucun appareil de parti, sans fortune personnelle, Briand a tous les traits et tous les attraits d'un homme seul. La ferveur de ses premiers biographes, l'affection de ses anciens collaborateurs, l'estime que lui ont portée quelques-uns des plus grands intellectuels et écrivains de son temps sont là pour en témoigner. Et si la qualité d'un homme se mesure non seulement à l'attachement de ses amis, mais à la haine de ses adversaires et à la violence des attaques dont il est l'objet, ce signe-là ne trompe pas dans le cas de Briand, dont la solitude lui valut d'être à la fois honni par la gauche et par la droite.

Seuls sans doute un Joseph Caillaux, un Léon Blum et, sous la IVe République, un Pierre Mendès France partagent avec Aristide Briand le privilège d'avoir été autant calomniés et autant injuriés. La preuve, s'il en était besoin, qu'il fut un homme dérangeant, à déconsidérer et à abattre par tous les moyens. Tandis que les socialistes le tiennent pour un renégat et un «social-traître», la droite nationaliste prend le relais à partir de 1921 et déclenche une campagne, inouïe par ses escalades verbales, contre celui que Maurras appelle «un voyou poussé sur

le fumier des guerres sociales » 17.

L'homme capable d'inspirer des sentiments aussi opposés mérite à coup sûr notre curiosité. Il peut être oublié, il n'est sûrement pas dépassé.

Mais la grandeur d'un homme n'est pas faite seulement de ses contradictions personnelles, ni de la bassesse de ses ennemis. Or Briand fut grand, et grand d'autant plus que rien ne l'y préparait. Ni ses origines, ni ses débuts dans la vie, ni les circonstances de son ascension, ni sa carrière parlementaire, ni surtout son propre tempérament, où longtemps la souplesse l'emporte sur la rigueur, l'habileté sur la volonté, le

scepticisme sur la foi.

Ses efforts ont été vains? En quoi cela le diminue-t-il? De Roland à Bayard, des Texans d'Alamo aux légionnaires de Camerone, de Guynemer à von Richthofen, du chevalier d'Assas à Jean Moulin, de Bournazel à Mermoz, tous les héros sont morts et, provisoirement, vaincus. Il en est ainsi dans l'histoire politique où même les héros victorieux ne trouvent leur complète dimension que par une défaite finale: Alexandre par sa mort précoce, Napoléon par Waterloo et Sainte-Hélène, César et Lincoln par l'assassinat, Clemenceau par l'ingratitude du Parlement de 1920, Churchill par l'échec électoral de 1945, de Gaulle par celui de 1969. A plus forte raison, d'autres hommes, du colonel Lawrence à

Aristide Briand, sont sortis grandis de leurs destins brisés.

Les années 1925-1932 sont pathétiques. Immuable ministre des Affaires étrangères, il va user de tous ses talents pour la poursuite d'un rêve à dimension internationale. Ses dons de conciliateur, qui lui ont permis jusque-là d'élaborer de laborieux compromis dans les coulisses des congrès socialistes ou les couloirs de la Chambre des députés, les voilà mis au service d'une tâche surhumaine, celle du rapprochement entre les peuples.

Il en fait de même de ses dons d'orateur. On a peine à imaginer aujourd'hui la place que tenait encore l'éloquence dans la vie politique. Ce n'était pas un hasard si Briand, comme Millerand, Viviani, Poincaré,

Paul-Boncour, Laval et tant d'autres, était issu du barreau.

Tous les témoignages le confirment, même ceux de ses pires ennemis: Briand fut un grand orateur, peut-être le plus grand de son temps. Sa voix, à la fois forte et charmeuse, aux inflexions de violoncelle, disait-on, fascinait ses auditoires.

De cette voix, il n'avait guère usé que dans des réunions syndicales, des banquets dominicaux ou au Parlement, pour replâtrer des majorités chancelantes. Et voilà qu'il lui assignait un objectif infiniment plus

haut: celui de forcer le destin du monde avec son verbe.

Illusion, bien sûr, mais illusion partagée alors par les plus grands. Un Briand, un Churchill, un de Gaulle, un Hitler — même si ce rapprochement peut surprendre — furent parmi les derniers à penser que l'on peut, à certains moments décisifs, forger l'Histoire avec des mots.

«Arrière les canons!», s'écrie Aristide Briand à la tribune de la

S.D.N.

C'est la paix qui a reculé, et la guerre qui est venue.

Mais le cri demeure et la question qu'il nous pose restera toujours d'actualité.

panels at the sense in the sense are about a morning a more sense and a sense

UN PERSONNAGE DE JULES VERNE

«... Nantes et Saint-Nazaire, au bord de leur fleuve au goût de mer...»

Aristide BRIAND

La rue du Marchix, à Nantes, a bien perdu de son charme, si elle en eut jamais. C'était au siècle dernier une rue étroite et pauvre, mais pittoresque et animée. Bombardements et «remodelages» en ont eu raison. Son tracé actuel est informe. Du côté ouest, subsiste une rangée de maisons anciennes. De l'autre côté de la chaussée — agrandie aux dimensions d'une large avenue — de modernes bâtisses administratives offrent un contraste surprenant.

Parmi les maisons disparues se trouvait, au n° 12, celle où vit le jour

Aristide Briand, le 28 mars 1862.

Il ne nous en reste qu'une photographie, prise dans les années 30. Le bâtiment n'a que deux fenêtres de façade. Au rez-de-chaussée, une entrée étroite et une boutique de «fruits-primeurs-vins». A la hauteur du premier étage, une énorme plaque en bronze, quelque peu disproportionnée, signalait aux passants la maison natale de l'illustre enfant du pays.

En 1862, lors de la naissance du petit Aristide, ses parents habitaient cet étage et, au rez-de-chaussée, avaient une boutique de «marchand de vins». Cette expression, aujourd'hui disparue, ne désignait pas un magasin, mais un débit de boissons, le «Café de la Croix Verte».

La rue du Marchix, qui va de la place Viarmes, où se tenait un marché aux bestiaux, à la place de Bretagne, était essentiellement peu-

plée de marins et de dockers.

Une origine controversée

Quartier populaire, milieu familial modeste. Les parents de Briand se sont installés à Nantes mais tous deux ont des origines paysannes. Guillaume Briand est le fils d'un meunier de Sucé, en Loire-Inférieure*. Une tradition familiale (qu'Aristide ne désavouera pas) veut qu'il compte parmi ses ancêtres l'illustre Jean Chouan. Magdeleine Boucheau est la fille d'un vigneron, sans doute peu fortuné, puisqu'elle s'est mariée sans dot.

On possède de vieux daguerréotypes du père et de la mère d'Aristide Briand. Le père est bel homme. Le nez droit, le front haut, le regard perçant, Guillaume Briand a une barbe taillée au carré qui lui donne quelque ressemblance avec Gambetta. Quelques années plus tard, en 1874, ce dernier viendra présider à Saint-Nazaire une réunion, bientôt interrompue par la police. Dans la bousculade qui suivra, Guillaume Briand sera pris à parti par des policiers et protégé par des militants: les uns et les autres l'ont pris pour l'orateur...

Gros mangeur, grand buveur, aventurier dans l'âme, il avait eu une jeunesse agitée, se livrant, à une petite échelle, à des activités de contrebande qui lui avaient valu la pire des réputations auprès des employés de l'octroi. Il s'est assagi en se mariant en 1860 et mène désormais une vie, sinon édifiante, du moins honnête. Ses peccadilles passées ne l'empêchent pas d'élever son fils sans indulgence aucune. Si l'enfant ramène de l'école de mauvaises notes, son père n'hésite pas à lui donner le goût de l'étude à coups de règle sur les mains. «Il était dur, le père Guil-

laume!» dira plus tard Aristide Briand à ses familiers.

Plus grave, Guillaume Briand n'a guère d'ambition pour son fils et souhaitera à plusieurs reprises le voir quitter ses études pour venir l'aider au comptoir. La mère, à chaque fois, s'y opposera avec succès, mettant en balance ses modestes économies.

Cette mère fut le grand amour d'Aristide Briand. Il aura la joie de la voir vieillir, assistant de loin à son ascension. Quand elle mourra en 1910 — il aura alors quarante-huit ans — ce sera pour lui un atroce déchirement.

Le daguerréotype nous la montre petite, boulotte, le visage tout rond sous une coiffe bretonne: une silhouette de Bécassine. Impression vite démentie par les grands yeux foncés, la bouche bien dessinée, l'expression étonnamment volontaire.

Retracer la jeunesse d'Aristide Briand, c'est se heurter à chaque pas aux légendes, aux calomnies, aux racontars que ses ennemis politiques

^{*} Dénomination à laquelle personne ne trouvait à redire. Nos contemporains, plus susceptibles, ont exigé que l'on dise Loire-Atlantique.

n'ont cessé de répandre sur son compte, en s'acharnant tout particulièrement sur ses débuts difficiles.

Cela commence avec sa naissance, qu'on a voulu illégitime. Magdeleine Boucheau avait débuté dans la vie en se placant comme lingère au château des comtes de Tholozan-Lareinty. On a dit qu'un des maîtres du lieu s'était intéressé à sa jeune servante et qu'Aristide Briand aurait été le fruit de ces «amours ancillaires». On expliquait ainsi certains traits de Briand et notamment ses mains longues et blanches, peu compatibles avec l'idée que la bourgeoisie se faisait d'un «enfant du peuple».

Tout cela est sans grand fondement. En se mariant en avril 1860, Magdeleine Boucheau quitte le château des Tholozan-Lareinty pour n'y plus revenir. Aristide naît deux ans plus tard et une fille, Marie-Valentine, en 1869. Les dates ne concordent pas. Bien sûr, Magdeleine a pu avoir un amant avant son mariage et le revoir par la suite, d'autant que son mari est souvent absent. Mais de cela il n'y a aucune preuve, ni même d'indice sérieux. Et après tout le fils d'un cafetier et d'une lingère pouvait avoir des mains fines...

Sur les quais de Saint-Nazaire

Le petit Aristide n'a pu conserver aucun souvenir de la rue du Marchix. Il n'a que deux ans lorsque sa famille quitte Nantes pour s'établir à Saint-Nazaire.

Sorte d'avant-port de Nantes, situé non plus sur la Loire mais à son débouché sur l'océan, Saint-Nazaire est alors en pleine expansion. En avril 1862, c'est-à-dire quelques jours après la naissance de Briand, on inaugure la première ligne régulière reliant la France à l'Amérique avec un steamer en métal, le Louisiane. A la même époque s'ouvrent les grands chantiers navals de Penhoët et les frères Pereire créent la Compagnie générale transatlantique.

Comme beaucoup d'autres, Guillaume Briand, attiré par ce nouveau pôle de développement, vient y tenter sa chance. Il y ouvre un débit de boissons situé place de Nantes*. Les affaires vont bien. La guerre de 1870 n'est qu'un intermède qui ne trouble guère la ville,

entièrement épargnée par les hostilités.

Aristide a maintenant huit ans. Il est inscrit à l'école Madiot, puis à l'école Denfer. Elève plutôt distrait, il ferait volontiers l'école buisson-

^{*} Devenue ensuite place Carnot, l'endroit a pris officiellement la dénomination familière que lui donnaient les Nazairiens: place des Quat'Z'horloges. Elle lui vient d'une horloge à quatre faces élevée au centre de la place. À l'angle sud-est, la maison où se trouvait le café de Guillaume Briand existe toujours. Elle est aujourd'hui occupée par des bureaux.

nière si la crainte de son père ne l'en retenait. Sa seule passion, sa seule vocation, c'est la mer.

Dès qu'il en a l'occasion, le petit garçon va arpenter les quais du port, joue entre les caisses et les ballots, respire l'odeur du bois et celle des épices, regarde la mer en rêvant de continents lointains, attache son regard à la forêt de mâts qui se dessine sur l'horizon des quais. Il y a là des bricks, des goélettes, des cap-horniers à trois mâts et ces nouveaux steamers avec leur énormes roues à aubes.

Aristide souhaite devenir marin. Chaque dimanche son oncle, qui est pilote dans le port de Saint-Nazaire, l'emmène en mer, lui apprend les rudiments de son métier. Va-t-il s'engager comme mousse? Une tragédie contrarie sa vocation. Un jour, on ramène sur le quai le corps de son oncle, qui s'est noyé. Aristide lui-même est témoin de la scène, qui le frappe d'autant plus qu'il n'a alors que douze ans. Elle impressionne plus encore Magdeleine Briand, qui décide une fois pour toutes que son fils ne sera jamais marin. Aristide aime trop sa mère pour s'opposer à elle. Il renonce à la marine.

Mais la mer l'a profondément marqué. Comme l'a remarqué Georges Suarez, «l'attrait invisible de l'océan (...) l'a si fortement imprégné, dès son jeune âge, que dans tous les grands événements de sa vie, on en retrouve les caractéristiques dominantes: le goût de la solitude, une longue patience, un certain détachement propre au voyageur pour les choses matérielles et l'habitude de voir loin, bien au-delà de l'horizon proche.»¹

On peut même dire que la mer fut sa religion, qu'elle draina tout ce que sa personnalité pouvait recéler de mysticisme et que le milieu familial n'était pas de nature à épanouir. Sans faire profession d'athéisme, on n'était guère religieux chez les Briand. Le père était indifférent; la mère sans doute croyante, mais ne manifestant guère la piété fervente que l'on prête aux Bretonnes. Elle allait peu à la messe, se contentant en général de «faire ses pâques». Aristide Briand reçut cependant une instruction religieuse normale. Il existe une photographie rèprésentant en premier communiant, à douze ans, le futur artisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Un «cancre» premier partout

L'année suivante, en 1875, Aristide entre au nouveau collège communal de Saint-Nazaire*. Il est demi-pensionnaire.

Et ici il faut nous attaquer immédiatement à une autre légende qui poursuivit Briand toute sa vie: il ne fut nullement «l'ignorant sordide»

^{*} Aujourd'hui lycée Aristide-Briand.

que Léon Daudet² et avec lui tous les adversaires politiques de Briand

ne cessèrent de décrire complaisamment.

On pourrait multiplier les citations. C'est Jaurès, en 1902, confiant à un de ses confrères députés: « Lui? Il est d'une ignorance encyclopédique³, » C'est Clemenceau, à la fin de sa vie, comparant Briand à Poincaré et justifiant sa plus grande sévérité à l'égard du second en ces termes méprisants à l'égard du premier: «Il n'y a rien à attendre de Briand. On pouvait espérer quelque chose de Poincaré. Il sait lire et écrire. Il a entendu parler d'une espèce de chose qui s'appelle la France. Tout cela n'a donné que du néant4.» Et Roger Pevrefitte, décrivant dans Les Ambassades l'état d'esprit des diplomates français des années 30, met dans la bouche de l'un d'entre eux les propos suivants: «Briand était d'une ignorance inimaginable. Il faisait des discours sur le plébiscite de Teschen, sans savoir où Teschen pouvait être. Il parlait du "concile des Trente". Il proclamait: "Nous n'irons pas à Canova". Sa fameuse voix de violoncelle lui servait à gazer les âneries et les cuirs. (...) Je ne me souviens pas sans rire d'une séance à la Société des Nations où il avait conclu ainsi une de ses harangues: "Selon le mot de notre bon fabuliste, rendons à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu." Quelqu'un fit passer ce petit billet: "Oui, mais rendez à Jésus-Christ ce qui est à Jésus-Christ."5 »

Cette réputation d'inculte se doublera d'une réputation de paresseux, incapable de préparer un dossier et recourant aux facilités de l'improvisation. Ainsi Louise Weiss, pourtant son admiratrice et amie,

l'évoquera avec indulgence, mais aussi avec lucidité:

«Mes confrères ont décrit le Meusien* arrivant en commission chargé d'une pile de dossiers et le Nantais, narquois, s'asseyant à ses côtés en produisant, pour tout document, une carte de visite. Il est exact qu'Aristide Briand, interrogé à l'improviste sur la Chine par un trop zélé rapporteur de nos Affaires étrangères, se soit, à court d'informations, contenté de lui répondre:

— Eh Monsieur, sachez que la Chine est un grand pays, un très

grand pays, un très très grand pays...

Mais d'une voix si enchanteresse qu'il avait conquis la majorité »⁶.

Tout cela n'est pas faux, mais sent un peu l'exagération et l'anecdote facile. S'il en faut une preuve, nous la trouverons dans ses carnets

de notes ou dans les archives du collège de Saint-Nazaire.

Non seulement Aristide Briand n'est pas un cancre, mais c'est un très bon élève, le plus souvent classé premier. En classe de cinquième (année scolaire 1875-1876), il obtient un premier prix de grammaire. L'année suivante, en 1877, il sort de la classe de quatrième avec onze prix, dont le prix d'excellence et ceux de récitation, de version latine, de thème latin, de vers latins, d'anglais, d'histoire et géographie, et

^{*} Il s'agit de Raymond Poincaré.

d'arithmétique! Pour quelqu'un qui «n'a rien lu, est ignorant comme une carpe »⁷, ce n'est tout de même pas mal. Et André Maurois voit les choses avec plus de finesse lorsqu'il écrit: «Briand savait infiniment

plus qu'il ne l'avouait 8. »

Âu cours de ces années, un homme va jouer un rôle tout à fait curieux dans la formation intellectuelle du jeune Briand. Cet homme, c'est le principal du collège, M. Genty, que Briand appellera toute sa vie «papa Genty». Il est en même temps professeur de lettres et, très vite, va s'intéresser à son jeune élève. «Papa Genty» et son «chouchou» font ensemble de longues promenades qui sont pour l'élève autant de cours particuliers. Il semble que Genty ait été un pédagogue original et en tous cas non-conformiste. Un jour, il conseille à Aristide de se rendre plus tard à Marseille et d'écouter les propos et les invectives des marins du port afin, lui dit-il, de «comprendre les héros d'Homère». Une autre fois, il n'hésite pas à lui dire:

«Oublie tout de suite ce que je t'ai appris! Que dirais-tu d'un estomac où l'on retrouverait le lendemain les aliments de la veille? C'est

la même chose pour le cerveau.»

Singulier propos pour un enseignant de l'époque. On songe à Gide et aux Nourritures terrestres: « Nathanaël, jette ce livre! » Et pour ce qui est d'oublier ce qu'il avait appris, peut-être Briand a-t-il un peu trop bien suivi ce conseil, prenant les paroles du père Genty au pied de la lettre...

Mais s'il oublie son enseignement, il n'oubliera jamais le père Genty. Devenu président du conseil, il saura le montrer. Genty, qui s'est retiré à Ciboure, près de Saint-Jean-de-Luz, écrira de son côté à son ancien élève de longues lettres, entrecoupées de citations latines. Il suit sa carrière politique et en tire des satisfactions d'une naïveté touchante. « C'est avec fierté que je me laisse appeler ici le père du roi de France», écrit-il en 1909 à Briand alors chef du gouvernement. Dans une autre lettre, il lui adresse ce satisfecit : « Vous avez appris du latin et du grec et, malgré les modernistes, vous n'y avez pas perdu. Au moins, si vous avez toutefois culotté votre Démosthène, ce n'est pas en vain et, permettezmoi cette vanité, je m'en félicite. »

Parfois aussi l'ancien professeur resurgit pour chapitrer l'élève. Ainsi, le 28 décembre 1911, adressant comme chaque année ses vœux à Briand, il glisse ce conseil impératif: «Mariez-vous! Je ne me lasserai pas de vous le dire: l'état de célibataire vous fait grand tort dans l'opinion publique » Précision amusante: Briand va avoir tout juste cinquante ans quand il reçoit cette lettre et on ne peut pas dire que son

célibat ait beaucoup freiné son ascension...

Mais revenons à l'élève Briand, couvert de prix à sa sortie de quatrième. A la rentrée de 1877 un problème se pose: le collège de Saint-Nazaire n'a pas encore de classe de troisième et, malgré les résultats que son fils a obtenu, Guillaume Briand saisit aussitôt ce prétexte pour le

retenir auprès de lui, le trouvant plus utile à ses côtés qu'à perdre son

temps en versions latines.

Cette fois ce n'est plus seulement sa mère qui intervient, mais le père Genty. On manque d'argent pour laisser le petit poursuivre ses études? Le professeur fait démarches sur démarches auprès de l'Administration et obtient une bourse pour son protégé.

Aristide n'aura perdu qu'un trimestre. Le 15 février 1878, il entre

au lycée de Nantes, cette fois comme interne.

«Un goût d'aventures»

Il n'est pas en avance — il aura bientôt seize ans et n'est encore qu'en troisième — mais, ici comme à Saint-Nazaire, c'est un excellent élève. Il finit l'année scolaire avec un 1er prix de latin, un 2e prix d'histoire, un 2e prix d'anglais.

Ces années de lycée sont pour Aristide Briand l'occasion de découvrir réellement sa ville natale, qu'il a peu connue jusque-là. Elle le

marquera de son empreinte.

Il est peu probable qu'Aristide Briand, esprit positif, ait été envoûté par certains aspects étranges de la ville, qui ne furent pas sans influence sur les débuts du surréalisme*. Et si le jeune lycéen descendait les escaliers du passage Pommeraye, sa vision n'était pas celle d'un

André Pievre de Mandiargues, ou du cinéaste Jacques Demy.

En revanche, un texte qu'il publiera plus tard dans L'Illustration économique et financière montre combien il fut sensible à l'atmosphère de Nantes et à l'air du grand large qu'on y respirait. Observant que «Nantes ne s'abrite point comme Saint-Malo ou Concarneau derrière une inexpugnable muraille de pierre» et que les six branches de son fleuve sont «autant d'appels amicaux», il ajoute: «Quoi d'étonnant que se soit formée au sein de l'âme celtique, comme un surgeon à la souche commune, une âme nantaise encore idéaliste, active aussi et qu'en elle le voisinage du fleuve ait atténué ce qu'apporte à l'homme d'inquiétude la présence éternelle des mers. Et de même qu'à des intervalles réguliers le flux et le reflux, à travers le large estuaire, remontent encore jusqu'à Nantes, un goût d'aventures revient, persiste au cœur de mes concitoyens»?

On rapprochera ce texte d'un livre beaucoup plus récent de Julien Gracq qui fut lui aussi interne au lycée de Nantes (mais au début des années 20) et qui écrit: « Aucune ville n'était mieux faite pour désancrer de bonne heure une jeune vie, pour décloisonner le monde d'avance

^{*} Benjamin Péret et Jacques Vaché étaient natifs de Nantes, et André Breton y séjourna.

au-devant d'elle: toutes les navigations imaginables — bien au-delà de celles de Jules Verne — trouvaient complaisamment leur point de départ dans cette ville aventureuse... » 10

«Un goût d'aventures», «une ville aventureuse», les deux anciens lycéens, le prétendu cancre et l'écrivain de génie, ont trouvé les mêmes

mots pour évoquer la ville de leur enfance.

Dans le même article de Briand, une autre phrase montre que ce marin raté avait aussi, avait déjà, le sens de la terre: «Chacune des îles que Nantes voit au milieu de son fleuve est faite, il le sait aussi, de sable arraché aux plaines du Bourbonnais et de l'Orléanais, de cailloux descendus avec l'eau des montagnes du Forez, des Cévennes et du Velay, A ces alluvions, un peu de l'âme nationale s'est attachée. Les plaines si proches tempèrent de douceur angevine la vieille violence bretonne.» Ce socialiste invoque l'âme nationale avec des accents dignes de Barrès...

Au lycée, Aristide est un garçon au caractère agréable, ce qui lui vaut rapidement une certaine popularité auprès de ses camarades. On a même raconté que ses dons naissants de diplomate lui avaient valu, dès cette époque, le surnom de «l'arrangeur» 11. C'est un peu trop beau pour être vrai.

Mais c'est un fait que dès le lycée il noue de durables relations avec plusieurs camarades qui deviendront, au fil des ans, de très proches amis: Maxime Maufra, Charles Le Goffic et le jeune Marx, futur docteur en médecine, qui le soignera jusqu'à sa mort.

En dehors de ses condisciples, deux hommes très différents par leur environnement social et intellectuel vont tenir une place pendant cette période de sa vie.

Le premier s'appelle Malo et il est charpentier. Quand il a quelques heures de liberté, le lycéen passe de longs moments dans son atelier. L'artisan lui permet de manier ses outils, de fabriquer de petits bateaux en bois, ultime avatar de ses rêves maritimes.

Le second le fait rêver plus encore, non plus avec des objets, mais avec son imagination.

C'est Jules Verne.

Où Briand devient Briant

Oue deux êtres aussi extraordinaires qu'Aristide Briand et Jules Verne se soient connus, l'un encore adolescent, l'autre déjà en pleine gloire, est une de ces coïncidences dont l'Histoire est heureusement plus prodigue qu'on ne le croit.

Coïncidence si étonnante que des mauvais esprits n'ont pas manqué de la mettre en doute. Il est vrai que l'anecdote repose sur les confidences de Briand, faites à un journaliste du Cri de Paris, Paul Dolfuss, et à son chef de cabinet, Raymond Escholier, qui les a rapportées dans ses Souvenirs parlés de Briand. Mais il n'y a aucune raison sérieuse de mettre en doute la parole de Briand d'autant plus qu'il subsiste une trace indirecte de cette rencontre dans l'œuvre même de Jules Verne.

S'il passa la plus grande partie de sa vie à Amiens, Jules Verne était né, lui aussi, à Nantes, dans une maison de l'île Feydeau, en 1828. En 1877, il revient dans sa ville natale et s'installe quelque temps dans un pied-à-terre de la rue Suffren. Pourquoi? Par amour de la mer ou, plus

précisément, par amour d'un bateau.

En novembre, il a fait l'acquisition, pour 55000 francs, d'un yacht de trente mètres de long, fruit de ses droits d'auteur pour les Voyages extraordinaires. Le Saint-Michel III, comme son nom l'indique, est le troisième bateau qu'il possède, mais il est beaucoup plus spacieux que les deux précédents. C'est un navire métallique de trente-huit tonneaux, doté de deux mâts, d'une cheminée et d'un moteur de cent chevaux. Ses aménagements luxueux comportent à l'arrière un salon aux boiseries d'acajou. Jules Verne en demeurera propriétaire jusqu'en 1886. A partir de Nantes, son port d'attache, ou à partir du Tréport, le Saint-Michel III effectuera en tout cinq croisières, deux en Méditerranée et

trois en mer du Nord et dans la Baltique.

En entrant au lycée de Nantes, en février 1878, Aristide Briand a pour condisciple un jeune créole * dont les parents habitent la Martinique, et qui a Jules Verne pour correspondant. Un dimanche, le jeune homme emmène avec lui Briand et le présente à Jules Verne. Celui-ci le prend en sympathie et l'invite chaque dimanche en compagnie de son protégé. Il emmène les deux adolescents à des spectacles en matinée au théâtre de la place Graslin ou les convie à déjeuner à bord du Saint-Michel III. Aristide Briand est fasciné par la machinerie et les agencements du «steam-vacht», comme on disait à l'époque. A la veille d'une grande croisière en Méditerranée, le navire effectue des essais entre Nantes et Saint-Nazaire. Aristide Briand a été autorisé par Jules Verne à faire le trajet en sa compagnie. Décidément, «l'ignorant sordide» avait une personnalité bien attachante pour susciter à ce point l'intérêt des adultes.

Aristide Briand se souviendra toujours de Jules Verne qui, disait-il, «aimait ce qu'il y a de plus beau au monde, la jeunesse et la mer » 12. Il conservera l'image d'un «bon papa à la barbe grise» 13. L'expression est surprenante à double titre. Elle évoque tout d'abord l'image d'un vieil-

^{*} Et non pas Michel Verne, le fils de Jules, comme il a été écrit par erreur. Michel Verne, né en 1861, avait à peu près le même âge qu'Aristide Briand, mais les deux adolescents n'ont pu se connaître. Lorsque Briand arrive à Nantes, voilà près de deux mois que Michel Verne, alors perpétuellement en révolte contre un père dur et peu compréhensif, a été envoyé à Bordeaux manu militari et embarqué pour une croisière forcée de deux ans autour du monde.

lard, alors que Jules Verne avait cette année-là tout juste cinquante ans. Il est vrai que pour un adolescent un quinquagénaire au poil grisonnant est toujours plus ou moins un vieillard. Plus mal venu encore est le terme de «bon papa». Jules Verne était tout sauf un bon papa. C'était même un père détestable qui, pour se débarrasser d'un adolescent difficile, ne trouva rien de mieux que de le faire enfermer en maison de correction... Mais sans doute Jules Verne était-il de ces pères peu conséquents qui réservent leur indulgence et leur compréhension aux enfants des autres.

Et Jules Verne? Se rappelle-t-il le lycéen de Nantes auquel il s'est un moment intéressé? Oui, et ce souvenir est demeuré si vivace que dix ans plus tard, en 1888, il en fera le personnage d'un de ses romans, *Deux* ans de vacances.

Cette œuvre un peu oubliée raconte l'histoire d'un groupe d'adolescents séjournant en Nouvelle-Zélande et qui, à la suite d'une imprudente sortie en mer, se trouvent rejetés par la tempête sur une île déserte. Rien ne manque à cette nouvelle mouture de *Robinson Crusoë*. Les jeunes héros devront surmonter tous les obstacles et triompher d'une bande de pirates avant de retrouver leur patrie.

Comme dans la plupart de ses livres, Jules Verne a joué des contrastes entre les différents tempéraments nationaux. Parmi les jeunes gens se trouve l'Anglais Doniphan «élégant et soigné de sa personne, sans contredit l'élève le plus distingué. Intelligent et studieux, il tient à ne jamais déchoir, autant par goût de s'instruire que par désir de l'emporter sur ses camarades. Son caractère impérieux le porte à vouloir dominer partout où il se trouve ».

Mais Doniphan a un rival et ce rival est un Français, qui s'appelle Briant. Avec un t: «Peu travailleur, quoique très intelligent, il lui arrive le plus souvent d'être un des derniers de la cinquième division. Cependant, quand il le veut, avec sa facilité d'assimilation, sa remarquable mémoire, il s'élève au premier rang et c'est là ce que Doniphan ne lui pardonne pas. Aussi Briant et lui n'ont-ils jamais pu être en bonne intelligence. Et puis Briant est audacieux, entreprenant, adroit aux exercices de corps, vif de repartie. De plus serviable, bon garçon, n'ayant rien de la morgue de Doniphan, un peu débraillé par exemple et manquant de tenue. »

Quand on sait ce que fut toute sa vie durant l'image de Briand, on se dit que cela n'est pas mal vu*.

A partir de là, on peut aussi s'aventurer sur le terrain psychologique. Jules Verne, déçu par son fils unique, a souvent rêvé du fils qu'il aurait voulu avoir. Cette image idéalisée, on la trouve pour la première

^{*} De là à voir dans le portrait de Doniphan une figuration prémonitoire de celui d'Austen Chamberlain, le futur partenaire de Briand à la S.D.N., il y a un pas, que certains commentateurs ont pourtant franchi. C'est jeter le bouchon un peu loin.

fois avec *Un capitaine de quinze ans*, publié en 1878 (alors que Michel Verne en a dix-sept). Briand et Briant, le lycéen et le héros de roman, sont-ils de nouveaux avatars inconscients de ce fils souhaité? On peut l'imaginer.

Si tel est le cas, Jules Verne aurait pu choisir plus mal.

«Sur les genoux des prostituées»

Au cours de cette même année 1878 où Aristide Briand s'installe à Nantes, Guillaume Briand, dont les affaires marchent bien, vend son débit de boissons et achète un établissement plus important, un «café-

chantant » situé rue Villès-Martin, le « Café de France ».

La chose en elle-même serait d'un intérêt médiocre si elle n'avait servi à alimenter de nouvelles polémiques relatives au passé d'Aristide Briand. Là encore, il faut en revenir à Léon Daudet, stigmatisant le «cancre grandi sur les genoux des prostituées de Saint-Nazaire» ¹⁴. Il existe une caricature de Sennep datant de 1930 et représentant la scène ¹⁵.

Qu'en est-il en réalité? A cette époque où il n'y avait encore ni télévision ni cinéma, les distractions les plus populaires étaient le théâtre—les salles étaient beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui et touchaient un public plus large— et le «café-chantant», ou «café-

concert», ou encore «caf'-conc'».

Le caf'-conc', qui connaîtra son heure de gloire jusqu'à la guerre de 1914, est une salle relativement grande, puisqu'il faut à la fois asseoir les spectateurs et prévoir des tables pour leur servir à boire. Les plus célèbres* sont disposés comme des théâtres à l'italienne, avec plusieurs balcons, des loges, une vraie scène, avec rideau et rampe. Les établissements plus modestes, et celui de Guillaume Briand est de ceux-là, sont de simples salles, dotées d'une estrade qui fait office de scène. Mais de toute façon, si l'agencement rappelle celui d'un théâtre, l'ambiance est plutôt celle d'un café, et d'un café bruyant. Le public est essentiellement populaire, encore que les bourgeois aiment parfois venir s'y encanailler. L'atmosphère est enfumée, on se parle, on s'interpelle, on se querelle. Autant dire qu'on regarde les «artistes» d'un œil distrait, ce qui n'empêche pas, à l'occasion, de leur envoyer quelques quolibets, voire quelques tomates.

On l'aura deviné, les «gigolettes» et les «gommeuses» qui se produisaient entre deux comiques troupiers n'étaient pas des modèles de vertu. Allons plus loin: si l'on en croit François Caradec et Alain Weill, auteurs d'un livre pittoresque sur le café-concert, les chanteuses étaient

^{*} Tels à Paris l'Eldorado et la Scala, boulevard de Strasbourg; l'Alcazar, rue du Faubourg Poissonnière; les Folies-Bergère, rue Richer; le Ba-ta-clan, boulevard Voltaire.

à peine payées et les «beuglants», surtout en province, abritaient des formes plus ou moins occultes de prostitution ¹⁶. Cela ne signifie pas obligatoirement que Guillaume Briand ait été un tôlier et encore moins son fils un apprenti-maquereau. Pourtant, des années plus tard au Quartier latin, les Camelots du roi trouveront amusant de baptiser les souteneurs des « Aristides»...

Plaisanterie d'autant plus grotesque qu'à l'époque où il est censé se trouver «sur les genoux des prostituées de Saint-Nazaire», Aristide Briand est pensionnaire au lycée de Nantes. Il y reste jusqu'en 1880, venant fort peu à Saint-Nazaire et passant en général ses vacances à la

campagne, chez ses grands-parents paternels.

Et quand bien même il aurait perdu son pucelage avec une des femmes du caf'-conc' de son père, où serait le mal? Et en quoi de tels débuts amoureux seraient-ils différents de ceux des jeunes bourgeois de l'époque, en ces temps lointains où les jeunes filles convenables tenaient encore à leur virginité?

L'étudiant pauvre

De 1878 à 1880, Aristide Briand termine ses études secondaires à Nantes. Il semble que ses goûts littéraires, fortement influencés par ceux de «papa Genty», l'aient porté vers Racine, Diderot et Jean-Jacques Rousseau. En revanche, ce garçon qu'on taxera plus tard de scepticisme, voire de cynisme, ne se sent nullement attiré par Voltaire.

En 1880, il obtient sans difficulté son baccalauréat ès lettres* et

revient à Saint-Nazaire. Il a dix-huit ans.

Une fois de plus, Guillaume Briand souhaiterait que son fils en restât là et vienne l'aider à gérer son établissement. Et une fois de plus, Magdeleine obtient qu'Aristide suive une autre voie. Il entre comme clerc chez un avoué de la rue du Four-de-Marsain. Me Lucas.

Il se laisse pousser la moustache. Une moustache noire, longue, énorme, qu'il fera plus tard retailler à des dimensions plus modestes. Si l'on en juge par les photographies de l'époque, elle nous semble passablement inesthétique. Les demoiselles ne furent pas de cet avis car, dès ce moment, le jeune Briand collectionne les succès féminins.

Simultanément, il se met à fumer et connaît sa première liaison sérieuse avec une buraliste. On ne sait trop lequel de ces deux événe-

ments fut à l'origine de l'autre...

Elle est veuve, encore jeune et s'appelle Anna Olivier. Son attachement pour Briand sera l'occasion, sinon d'un premier scandale, du moins d'une première série de racontars où il est bien difficile de démêler le vrai du faux.

^{*} Son diplôme, délivré à Rennes, porte la signature de Jules Ferry 17.

Cette fois encore, c'est Léon Daudet qui donnera le ton: « Ce même Aristide était l'ami de la galette des jeunes femmes et avait soufflé les économies d'une petite marchande de tabac de Saint-Nazaire, Anna Olivier, en lui promettant le mariage. Les 7500 francs une fois boulottés, il avait couru à Jersey, pour un simulacre de mariage avec la pau-

vrette, puis l'avait abandonnée avec son enfant 18. »

Voilà bien des choses en peu de mots! De tout cela, bien sûr, aucune preuve, aucune présomption, si ce n'est qu'Anna Olivier eut effectivement un enfant qu'elle prénomma Marius-Aristide. Etait-il le fils naturel de Briand? C'est possible. En tout cas, devenu adulte, il le laissa entendre. Mieux, il cultiva sa ressemblance avec Briand, adoptant la même coupe de cheveux, se laissant pousser la même moustache. Et c'est ainsi qu'après 1932, il se montra à Cocherel, assistant régulièrement à des cérémonies du souvenir sur la tombe de son père présumé. Inutile de dire que sa silhouette ne passait pas inarperçue.

De cette histoire, restée assez mystérieuse, nous ne saurons rien de

plus.

A la même époque où il rencontre Anna Olivier, Aristide Briand fait la connaissance d'un garçon, plus jeune que lui de quatre ans, et qui exerce le même métier, mais chez un autre avoué de la ville. Il se nomme Félix Gaborit et deviendra son ami le plus intime.

Une amitié orageuse qui sera une des seules de sa vie à se terminer

mal, s'achevant dans la rancœur ouvertement exprimée.

Aristide Briand devient le premier clerc de Me Lucas. Mais ses appointements restent faibles, il mène une vie modeste — habitant toujours chez ses parents, par souci d'économie — et sa santé n'est pas bonne: il a un voile au poumon et, le 8 mai 1883, il est réformé par le conseil de révision*.

Cette même année, il quitte Saint-Nazaire pour Paris. Là encore, on a assorti ce départ de quelques hypothèses malveillantes: il aurait été obligé de fuir la ville; une femme amoureuse aurait payé ses études à

Paris, etc. Rien de tout cela n'a le moindre fondement.

La réalité est plus simple. Il a acquis des connaissances juridiques à l'étude de Me Lucas. Le droit lui plaît et il songe à devenir avocat. Mais il doit pour cela s'inscrire à la faculté. Il n'y en a pas à Saint-Nazaire. Reste Nantes ou Paris. Comme beaucoup de provinciaux, il rêve de «monter» dans la capitale, et saisit cette occasion. Il a quelques économies et, si l'on en croit ses carnets qu'il commence à tenir, aurait touché des honoraires pour une affaire qu'il aurait personnellement débrouillée.

En tout, il dispose d'environ 8000 francs ce qui, à l'époque, représente une somme suffisante pour financer son séjour et ses études. À la rentrée universitaire de 1883, le voici donc à Paris, étudiant en droit.

^{*} Selon un certificat du maire de Saint-Nazaire en date du 21 août 1882 ¹⁹, il avait voulu s'engager l'année précédente en devançant l'appel.

Il doit cependant, pour subsister, se contenter d'une très modeste chambre d'hôtel du Quartier latin et travailler chez un avoué. Une tâche qui ne l'enthousiasme pas plus à Paris qu'à Saint-Nazaire. Il confiera plus tard avoir «beaucoup gratté du papier dans ce temps-là». Il est possible que sa phobie bien connue de la chose écrite date de cette époque.

Bohèmes et Hydropathes

S'il travaille avec acharnement, il lui arrive aussi de se distraire. En 1883, le Quartier latin est, pour quelques mois encore, l'endroit à la mode. La longue tradition estudiantine de la Montagne Sainte-Geneviève s'est perpétuée jusqu'au XIX^e siècle. Elle demeure le refuge favori des artistes, des poètes, de ce qu'on appelle alors «la bohème».

Cela ne va pas durer. En 1881, le poète chansonnier Rodolphe Salis avait fondé à Montmartre, 84, boulevard de Rochechouart, le fameux Cabaret du Chat noir. Mais ce n'est qu'en 1885, le succès du Chat noir aidant, que la butte Montmartre va supplanter la Montagne Sainte-Geneviève. Rien n'étant éternel en matière de mode, les peintres, les poètes et ceux qui aiment les observer de près retrouveront le chemin de la rive gauche à partir de 1919, vers Montparnasse d'abord, puis vers Saint-Germain-des-Prés.

Mais si nous revenons à 1883, c'est encore au Quartier latin qu'un jeune provincial avide de se plonger dans l'ambiance parisienne pouvait rencontrer, sinon les gloires de la capitale, du moins ceux qui aspiraient à le devenir.

Aristide Briand, avec toute la jeunesse du quartier, fréquente le Café de l'Avenir, place Saint-Michel, le Caveau, également place Saint-Michel, le Médicis, au coin de la rue du même nom et de la rue de Vaugirard.

On boit, on parle, on fait connaissance avec quelques jeunes femmes faciles et dans les arrière-salles se réunit jusque tard dans la nuit toute une jeunesse intellectuelle. On discute un peu de politique, beaucoup de littérature. Les versificateurs chantent leurs chansons ou récitent leurs poèmes devant un public improvisé et parfois chahuteur. C'est une survivance de ces «sociétés chantantes» qui avaient prospéré au milieu du siècle à Paris et en banlieue, et que l'on appelait, d'un mot que l'on utilise encore sans en connaître la signification, des «goguettes».

Parmi ces «sociétés», dont chacun peut faire partie en poussant la porte d'un café, la plus célèbre est alors le «Club des Hydropathes». Son fondateur est un poète et journaliste d'une trentaine d'années, Emile Goudeau, auteur d'un recueil intitulé *Les fleurs du bitume*.

Il ne faut pas chercher de sens précis au nom d'« hydropathes », pas plus qu'il ne faudrait en chercher aux « zutiques » ou aux « dadaïstes ».

Tout au plus, un historien des Hydropathes raconte que Goudeau avait été frappé par le titre d'une valse viennoise, HydropathenWalz, œuvre d'un obscur compositeur autrichien, Gug'l. «En bon grecisant, il n'eut pas de peine à remarquer que hydropathe signifie qui se soigne avec l'eau, ou bien qui souffre de l'eau. Cette seconde acception lui rappela, par opposition d'idée, son propre, nom Goudeau, décomposé phonétiquement et, en raison de son penchant marqué pour les boissons fermentées et liquoreuses *, il trouva amusant d'adopter ce vocable rébarbatif. Désormais, au Quartier latin, il ne fut plus dénommé que l'Hydropathe.» ²⁰

Parmi ces Hydropathes portés sur l'absinthe, le jeune Aristide Briand a l'occasion d'entrevoir et peut-être de connaître des poètes comme Raoul Ponchon; Jean Moreas; Edmond Haraucourt, l'auteur de la Légende des Sexes; Jean Richepin; Charles Cros; l'étrange compositeur et poète Maurice Rollinat, auteur des Névroses; le chansonnier et dessinateur André Gill; des humoristes comme Alphonse Allais, Xanrof; des polémistes comme Léon Bloy ou Laurent Tailhade; de futurs académiciens, comme Maurice Donnav ou Paul Bourget; et même

Sarah Bernhardt.

Briand, peu porté sur la poésie, se contente d'observer et de vider des bocks en compagnie des Hydropathes. Au cours des années suivantes, le groupe se disperse. Les uns se rangent et font fortune, comme Paul Bourget; les autres transportent leur misère sur la rive droite et se regroupent au *Chat noir*.

Le jeune étudiant nantais devait, au cours de son existence, retrouver quelques Hydropathes. Le poète Clovis Hugues, qui se lancera lui aussi dans la politique, sera dix ans plus tard son adversaire aux élec-

tions législatives.

Cette fois-là, Briand sera battu.

Rencontre sur un omnibus

Dans un registre nettement plus académique que celui des Hydropathes, Aristide Briand fait à la même époque une rencontre marquante, celle de Victor Hugo.

L'anecdote en elle-même est sans grand intérêt, mais elle a été si pieusement reproduite par tous les biographes de Briand qu'on s'en

voudrait de l'omettre.

Un jour de 1884, Briand se trouve sur l'impériale de l'omnibus

Hydropathes, chantons en chœur La noble chanson des liqueurs

^{*} La «chanson des Hydropathes» (paroles de Charles Cros) avait pour refrain:

reliant la place de Passy à la place de la Bourse. A la station de l'avenue d'Evlau, il voit monter un vieil homme à barbe blanche et le receveur lui souffle:

«Ce vieux-là, c'est Victor Hugo. Tous les jours, il s'en va faire un tour dans Paris sur l'impériale. Vous êtes assis à sa place.»

Il n'en faut pas plus pour que Briand se lève aussitôt, confus et rougissant, offrant ou plutôt restituant «sa» place à Victor Hugo.

De l'Etoile à la Bourse, la route est longue, surtout dans les omnibus d'alors, encore traînés par des chevaux. Une conversation s'engage entre le jeune étudiant et l'illustre vieillard, l'un le cœur battant, l'autre fidèle à sa réputation de simplicité et de courtoisie. Ils parlent de Nantes. Victor Hugo, dont la mère était nantaise, connaît la ville et même la rue du Marchix. Hugo questionne aussi Briand sur ses études, fait semblant de s'intéresser à son avenir et le quitte au terminus sur quelques nobles paroles d'encouragement.

Comme on le voit, l'affaire est mince. Mais la gloire de Victor Hugo en ces premières années de la IIIe République est telle qu'une conversation, même banale, est de nature à impressionner durablement

un ieune homme.

Et c'est en outre au nom de Victor Hugo qu'est lié un des tout

premiers actes politiques d'Aristide Briand.

Au cours d'un séjour à Saint-Nazaire, où il revient régulièrement dans sa famille, il a adhéré à «La Libre Pensée». Cette association, créée vers le milieu du XIX° siècle et qui existe encore de nos jours, avait alors d'importants effectifs et un prestige certain chez les intellectuels. Sa coloration était républicaine et antireligieuse, au point que le terme de «libre penseur» est passé dans le langage courant pour désigner les athées et les agnostiques.

Or, lorsque Victor Hugo meurt l'année suivante, le bureau de la « Libre Pensée » de Saint-Nazaire délègue Aristide Briand pour le représenter aux obsèques, aux termes d'un papier soigneusement rédigé et

tamponné d'un cachet, en date du 28 mai 1885²¹.

C'est ainsi que le jeune Nazairien se retrouve avec les centaines de milliers de Parisiens qui assistent aux funérailles nationales du poète. Cérémonie grandiose, comme la capitale n'en avait pas connue depuis le retour des cendres. L'image du cercueil transporté dans le «corbillard des pauvres » — modestie un peu affectée et qui rehausse, par contraste, la pompe officielle — demeurera une référence pour toute une génération.

Fernand Pelloutier

De 1883 à 1886, Briand poursuit ses études à la faculté de droit de la place du Panthéon. Il continue parallèlement à gagner sa vie chez un avoué. En 1885, il quitte sa chambre d'hôtel du Quartier latin pour habiter un petit logement sur la rive droite, au 63-65, rue de Cléry*.

Pourtant, ce n'est pas à Paris, sur les bancs de la faculté ou à une terrasse de café, mais à Saint-Nazaire qu'il fait la rencontre essentielle qui va décider de sa vocation politique: celle de Fernand Pelloutier.

Plus jeune que lui de cinq ans (il est né en 1867), Pelloutier termine sa rhétorique ** au lycée de Saint-Nazaire au moment où Briand com-

mence son droit à Paris.

C'est alors un garçon étrange, brûlé à la fois par la maladie — il mourra à trente-trois ans, en 1901 — et par une flamme intérieure proche du fanatisme. Au physique, Raymond Escholier nous le décrit comme « une tête monstrueuse, énorme, toute rongée de lupus, balancée sur un corps grêle, squelettique, et une voix grince, rouillée par la laryngite tuberculeuse » ²². Au moral, ajoute Georges Suarez « il semblait que la nature en l'accablant l'eût doté d'une sorte de génie de la subversion. (...) Il haïssait son siècle et vivait sa vie comme un écorché vif, hérissé par tous les contacts et les injustices. Toute l'amertume qui était en lui s'exhalait en violences ou haines qu'il traduisait aussitôt en formules utopistes, en rêveries humanitaires » ²³.

A première vue, les deux jeunes gens n'ont guère de points communs. Aristide Briand est lui aussi de santé fragile, mais comme le dit Georges Suarez «c'est un homme de plein air, sain et équilibré, amoureux de la vie». Intellectuellement, il a les enthousiasmes et les rejets abrupts de son âge, mais pour autant il n'a rien d'un idéologue. Enfin, à vingt-deux ans, c'est déjà un jeune homme, attiré par le succès et par les femmes, tandis que Pelloutier, à dix-sept ans, est un adolescent mal

dans sa peau.

Mais Fernand Pelloutier a la force de conviction des prophètes. A coup sûr, Briand est fasciné. De son côté Pelloutier a deviné que Briand est un «animal politique», mais que son esprit est encore malléable.

A l'évidence, c'est le plus jeune des deux qui va désormais manipuler son aîné*** Ils vont faire équipe, devenir d'inséparables amis. Leur ambition, dans un premier temps, se limitera à secouer la torpeur de Saint-Nazaire en effrayant les bourgeois. Dans les années suivantes, Pelloutier deviendra une des figures de proue du socialisme français, leader de l'anarcho-syndicalisme, secrétaire de la fédération des bourses du travail. Théoricien de la grève générale, il entraînera Briand dans sa mouvance. Il mourra trop tôt pour voir le changement de cap de son ami.

Et peut-être pour l'empêcher.

** Ainsi désigne-t-on alors la classe de seconde.

^{*} Comme la plupart des immeubles de cette rue étroite du Sentier, le 63-65 existe toujours et son apparence n'a guère changé, sauf au rez-de-chaussée.

^{***} Encore que Jacques Julliard, biographe de Pelloutier, pense au contraire que c'est Briand «qui exerça toujours une sorte de fascination sur Pelloutier» ²⁴.

Débuts dans le journalisme...

Où Briand et Pelloutier se sont-ils connus? Sans doute à *La Démo*cratie de l'Ouest, où tous deux vont faire leur apprentissage dans le journalisme.

C'est en avril 1883 qu'un typographe du nom d'Eugène Couronné a fondé ce journal tri-hebdomadaire (il paraît le mardi, le jeudi et le dimanche) qui porte en sous-titre «Organe des intérêts ouvriers, commerciaux, agricoles et maritimes de Saint-Nazaire et de Paimbœuf». Sous cette dénomination assez vague, et bien dans le style de l'époque, c'est un journal qui se situe résolument à gauche, républicain, radical et anticlérical.

Il va connaître, dans les années suivantes, bien des avatars. Que ce soit dans son rythme de parution, tantôt tri-hebdomadaire, tantôt hebdomadaire, tantôt quotidien; dans son équilibre financier, toujours précaire; enfin dans sa ligne politique, qui sera fonction de ses bailleurs de fonds successifs.

Pelloutier, alors âgé de 16 ans et encore collégien, est apparu à *La Démocratie de l'Ouest* dès les premiers numéros, signant ses articles du pseudonyme de Brutus. Quand Aristide Briand fera l'année suivante ses débuts dans le journal, ce sera sous les signatures, plus insolites encore, de Léon Rien ou de Nihil.

Son premier article paraît le 17 août 1884. Le 4 du même mois, le jeune homme avait assisté à Versailles à la réunion des deux chambres constituées en Congrès, convoquées par Jules Ferry pour discuter d'une réforme de la Constitution. La prose de Briand donne une idée des sentiments qu'il nourrit à l'égard du parlementarisme:

«Sous le fouet qui la dompte, la majorité rampante a franchi le Rubicon du déshonneur. La farce est jouée. Le rideau versaillais vient de retomber lourdement, dérobant sous ses plis (...) les derniers et faux accords de ce burlesque vaudeville. (...)

J'ai assisté à une seule séance du Congrès et mon impression subite a été qu'il s'y passait une besogne inavouable (...). Avec quel acharnement bête et servile, ils (les députés et sénateurs de la majorité) escamotaient la discussion, couvrant de leurs hurlements les protestations indignées des républicains sincères. A voir ces faces d'esclaves pâles et bouleversées par la fureur et l'impatience, je ne pouvais mieux les comparer qu'à des criminels qui, leur forfait accompli, s'efforcent d'étouffer dans l'orgie la suprême agonie de leur conscience aux abois.»

Dans le genre, Maurice Barrès, contemporain de Briand*, mais d'idées politiques opposées, ne fera pas beaucoup mieux dans *Leurs figures*, publié en 1901. A ceux qui s'étonneraient de cette étrange

^{*} Tous deux sont nés en 1862.

convergence entre l'extrême droite nationaliste et l'extrême gauche socialiste, il faut rappeler que les socialistes français de l'époque — du moins certains d'entre eux — n'étaient pas toujours des adeptes de la démocratie parlementaire ²⁵.

Briand repart pour Paris à l'automne 1884, au moment de la rentrée universitaire. Il n'en poursuit pas moins sa collaboration à *La* démocratie de l'Ouest en envoyant ses articles depuis la capitale.

En octobre, sur la suggestion de Pelloutier, il écrit un article violemment anticlérical où il stigmatise «l'odieux esclavage dans lequel d'habiles théories tiennent le monde entier enchaîné depuis tant de siècles» et espère qu'une génération nouvelle «verra enfin disparaître cette religion d'entraves si nuisible à la République et qui cependant lui coûte si cher».

Décidément, le jeune journaliste n'a pas de chance: ce contempteur du parlementarisme sera trente ans député et ce dénonciateur des cléri-

caux apaisera les luttes religieuses...

On pourrait s'étonner de le voir soudainement «bouffer du curé». Issu de parents assez indifférents en matière de religion et limitant leur pratique au strict minimum, Aristide Briand aurait dû être davantage porté vers l'agnosticisme que vers un anticléricalisme militant.

Faut-il voir l'influence de Pelloutier qui, avant d'être au lycée de Saint-Nazaire, avait été élève au séminaire de Guérande, en avait été renvoyé, avait renié avec éclat l'enseignement de ses maîtres et prêché

l'athéisme avec un zèle de converti?

Il y a une explication plus simple. Depuis qu'il s'intéresse à la politique, Briand a choisi son camp, qui est celui de la gauche et bientôt de l'extrême gauche. Or, en 1884, le clivage droite-gauche passe quasiautomatiquement par l'attitude religieuse. Etre de gauche et même, à la limite, être républicain, c'est *ipso facto* être anticlérical*. On ne voit pas pourquoi Briand aurait échappé à la règle.

Àvec Fernand Pelloutier et son frère Maurice, avec d'autres de leurs camarades, Aristide Briand fait du *Café de France* une sorte de quartier général de la gauche nazairienne. Guillaume Briand s'en serait bien passé et eût préféré que son fils lui amenât la jeunesse dorée des

beaux quartiers. Mais il se résigne.

Aristide n'est d'ailleurs pas un révolutionnaire. Il ne se proclame pas encore socialiste, mais radical. L'influence de son ami Félix Gaborit, peu porté vers l'extrêmisme, équilibre celle de Pelloutier. Aux élections législatives de 1885, Briand fait campagne pour un républicain modéré, Fidèle Simon.

^{*} Pour mémoire, rappelons que c'est seulement six ans plus tard, en 1890, que l'Eglise se prononcera pour le ralliement à la République, par la voix du cardinal Lavigerie; et seulement en 1891 que Léon XIII jettera les premières bases d'un christianisme social, avec l'encyclique Rerum novarum.

Tout au plus relève-t-on une touche d'anarchisme, bien naturelle à son âge, dans les pseudonymes qu'il s'est choisis à La Démocratie de l'Ouest.

Celle-ci n'est nullement un brulôt, mais il lui arrive de faire scandale, ce qui lui vaut selon les cas provocations en duel ou procès en diffamation. Fin 1884, Briand n'hésite pas à polémiquer avec le maire de la ville, Gasnier. Ce dernier ayant qualifié publiquement Aristide de «fils d'un directeur de beuglant », le jeune homme en colère lui rappelle qu'il ne dédaignait pas l'établissement en question, dont il était naguère un client assidu. Il cite Victor Hugo: «Toute fille de joie en séchant devient prude », et conclut avec une belle insolence: «Méditez donc ce vers, monsieur le maire, regardez-vous dans la glace et rentrez vos griffes.»

Tout cela distrait les lecteurs, mais sans les multiplier. En 1885, le journal connaît des moments difficiles. « Opportunistes » et « radicaux » se succèdent à la direction et à la rédaction en chef. Eugène Couronné, le fondateur, est évincé. Au mois de juin, des querelles de personnes aboutissent au retrait du rédacteur en chef, Eugène Quémeneur, et à celui d'Aristide Briand. Curieusement, Pelloutier reste au journal et les deux amis vont se trouver, brièvement, dans des camps opposés. Puis tout rentre dans l'ordre et *La Démocratie de l'Ouest* retrouve, au moins pour un temps, sa ligne radicale avec Quémeneur comme gérant, Briand et Pelloutier comme principaux rédacteurs.

Pendant toute cette période, les principaux bailleurs de fonds du journal sont des entrepreneurs de travaux publics de Saint-Nazaire, grands bourgeois républicains et adversaires déterminés du maire Gasnier: Louis Nouteau et son fils Arsène. Nouteau: un nom que nous retrouverons, de longues années durant, dans la vie de Briand.

Celui-ci continue une existence bien remplie, partagée entre Paris et Saint-Nazaire, poursuivant dans l'une ses études de droit et dans l'autre ses insolences journalistiques.

Ainsi, en janvier 1886, il commente en ricanant la promotion du président de la Chambre de commerce, Duval, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Plus vindicatif que le maire, Duval envoie ses témoins au jeune journaliste. La rencontre a lieu à l'épée, le 30 janvier. Briand, dont l'un des témoins est Arsène Nouteau, est légèrement blessé.

A l'époque, les duels sont encore fréquents, le premier réflexe de la victime d'une campagne de presse étant d'envoyer ses témoins et non pas, comme aujourd'hui, d'appeler son avocat. Les «accidents» sont de plus en plus rares, grâce à la vigilance des directeurs de combat, mais il arrive encore qu'il y ait mort d'homme, et de toute façon il ne s'agit nullement de duels «pour rire».

Echaudé par cette expérience, et bien décidé cependant à ne pas

adoucir le ton de ses articles, Briand juge prudent de prendre des leçons d'escrime.

... au barreau...

L'été survient et, avec lui, l'heure des décisions. Aristide Briand vient en effet de terminer ses études. Le 2 septembre 1886, il obtient sa licence en droit.

Il n'hésite guère. Songe-t-il seulement à rester dans la capitale et à tenter d'y faire carrière? Ce n'est même pas sûr. A Saint-Nazaire sont

ses parents, ses amis, le journal où il écrit régulièrement.

Il rentre au pays avec l'intention de s'y fixer, de s'inscrire au barreau et de partager son temps entre le journalisme, la politique et le palais de justice.

En juillet 1886, il devient pour quelques mois rédacteur en chef de La Démocratie de l'Ouest. En novembre, il s'inscrit au barreau de Saint-

Nazaire, comme avocat-stagiaire.

Les débuts sont difficiles. L'argent ne rentre guère. Il n'y a pas beaucoup d'honoraires à attendre des braconniers pris en flagrant délit et pour lesquels il est commis d'office. Il continue d'habiter chez ses parents pour faire l'économie d'un loyer.

Une amusante photographie de l'époque nous le montre, le visage barré de sa grosse moustache «en guidon de bicyclette*» revêtu de sa robe d'avocat, prenant une pose théâtrale, avec effet de manches et plaidant, hélas! pour le seul photographe, quelque cause imaginaire...

Son seul client régulier est son propre journal La Démocratie de l'Ouest que sa verve polémique entraîne parfois devant les tribunaux. C'est ainsi qu'un an et demi plus tard, au début de 1888, il défend devant la cour d'assises de Nantes l'auteur d'un article violemment anticlérical, poursuivi en injures et diffamations par l'abbé Texier, curé de la paroisse de Saint-Gohard, à Saint-Nazaire. S'en prenant aux «vendeurs de prières», le rédacteur avait qualifié l'abbé Texier de « marchand de pain à cacheter », ajoutant « l'Eglise n'est qu'une baraque foraine et l'on n'y rentre qu'en payant ».

La cause est perdue d'avance, mais le jeune avocat la plaide avec fougue. Pour la première fois, ses dons d'orateur sont remarqués par les magistrats et par le public. A défaut de gagner son procès, il y gagne une

flatteuse réputation.

Et aussi une grande amitié, qui jouera un rôle important dans sa

^{*} Signe des temps et aussi de génération. C'est l'époque où les jeunes gens se singularisent en portant seulement la moustache, alors que leurs aînés se laissaient pousser la barbe. En revanche, et jusqu'en 1918, les visages glabres demeureront l'exception, du moins en France.

vie: celle de Gabriel Guist'hau, alors jeune avocat à Nantes, et qui a été le seul membre de son barreau à venir saluer avant sa plaidoirie ce dangereux agitateur venu de Saint-Nazaire.

Car c'est désormais l'image qu'ont de lui Nantais et Nazairiens, quand ils le connaissent. Ainsi, en juillet 1887, il sollicite son admission à la loge maçonnique «Le Trait d'union». La suite n'est pas très claire. Sa demande, d'abord envisagée avec faveur, se heurte à des réticences. Briand finit par renoncer et cet homme, qu'on dit arriviste, ne fera jamais de nouvelle tentative auprès du Grand Orient, négligeant aussi bien à Paris qu'à Saint-Nazaire cette voie royale de l'ambition politique au tournant du siècle.

Bien entendu, on a cherché à ce refus des raisons déshonorantes pour Briand. En dehors de possibles questions de personnes, l'explication est simple. Briand, et plus encore son ami Fernand Pelloutier, ont « mauvaise réputation », passent à tort ou à raison pour des révolutionneries. Or la franc-maçonnerie est incontestablement républicaine et de gauche, mais elle est beaucoup plus proche des radicaux que des socialistes et du courant syndical.

La réaction mitigée des maçons nazairiens n'a donc rien de surprenant en ce moment, décisif pour ses choix politiques, où Aristide Briand se rapproche peu à peu des positions extrêmes de Fernand Pelloutier, apôtre du syndicalisme, et rompt avec le radicalisme modéré de son ami Félix Gaborit. C'est l'occasion avec celui-ci d'une première brouille, qui ne sera pas la dernière.

En avril 1888, à la veille des élections municipales, le père de Fernand et Maurice Pelloutier fonde avec ses fils un nouveau journal, L'Ouest républicain, et propose à Aristide Briand la direction politique. Celui-ci accepte et quitte La Démocratie de l'Ouest, dont la rédaction en chef échoit à Félix Gaborit.

... et en politique

Aux élections municipales du 6 mai Briand se lance dans l'arène contre le maire sortant. La liste qu'il présente s'intitule encore «radicale» mais n'en est pas moins résolument orientée à gauche*. Il est élu

^{*} Détail curieux: aux mêmes élections, Jules Verne se porte candidat à Amiens, lui aus sur une liste de gauche. Un des biographes de Jules Verne, Marcel Moré, pense que ce n'est pas là un hasard et qu'il faut y voir la trace d'une influence politique du cadet sur l'aîné, ou réciproquement ²⁶.

Selon certains auteurs, Verne et Briand seraient restés en contact épistolaire après 1878, et notamment pendant les années où Briand était étudiant à Paris. Peut-on imaginer que ce contact se soit poursuivi jusqu'en 1888? Ce n'est qu'une hypothèse, que seule pourrait conforter la mise au jour de cette correspondance Jules Verne-Aristide Briand, en admettant qu'elle existe.

conseiller, obtenant un bon score dans le quartier de Saint-Gohard. Ce succès ne débouche cependant que sur une expérience éphémère: déçu par la gestion municipale, Briand démissionnera dès l'année suivante.

Le barreau lui apporte davantage de satisfactions. En mai 1888, il

plaide une importante affaire d'assises.

Au départ, il s'agit d'un banal crime crapuleux: les cadavres de deux vieillards ont été découverts dans un champ près de Couëron. Le principal suspect, un certain Codet, a été trouvé porteur d'un porte-feuille appartenant à l'une des victimes. Cependant Codet persiste à nier et un doute subsiste sur sa culpabilité, doute qui alimente les discussions et retient l'attention du public sur cette affaire.

Après quelques hésitations, Briand accepte d'assurer la défense de Codet. Devant les jurés de la cour d'assises de Nantes, il est à la fois habile et émouvant. Il lui est impossible d'arracher l'acquittement mais, en dépit de témoignages accablants, il parvient à sauver la tête de son

client, ce qui est déjà une manière d'exploit.

Le lendemain, un journal local, Le Phare de la Loire, écrira que ce résultat inespéré pour Codet est dû « uniquement au talent de son défenseur, à la magie surprenante de sa parole ». Le même article n'hésite pas

à comparer Briand à Lachaud*.

Cependant, ces succès à la barre ne détournent pas Briand de la politique. En avril 1889, il intervient dans la grève des riveurs qui affecte les chantiers navals. Le 29, c'est lui qui présente à la direction les revendications des grévistes. Econduit, il pousse à l'arrêt du travail, préside le 30 une réunion de grévistes. Bref, il joue les meneurs ²⁷.

Mais 1889 est aussi et surtout une année électorale, qui va lui

donner une nouvelle occasion de se lancer dans la mêlée.

Le candidat

L'année a bien mal commencé pour la République. La popularité du général Boulanger est alors à son zénith. Rien ne semble pouvoir freiner les ambitions du général, qui entraîne derrière lui une hétéroclite coalition de mécontents, allant des monarchistes à certaines franges de la gauche. Le soir du 27 janvier 1889, à l'occasion d'une élection partielle à Paris, Boulanger triomphe. A l'Elysée, Sadi Carnot songe à faire ses valises: le pouvoir est à prendre. Boulanger laisse passer l'occasion. Il lui semble inutile de prendre les risques d'un coup d'Etat alors que les élections de septembre lui apporteront, pense-t-il, une écrasante majorité.

Mais ses adversaires se resaisissent. La Chambre vote le retour au scrutin uninominal, interdit les candidatures multiples et, peu après, le

^{*} Charles-Alexandre Lachaud (1818-1882), un des plus célèbres avocats d'assises du XIX^e siècle, avait été notamment le défenseur de Madame Lafarge et de Troppmann.

ministre de l'Intérieur Constans engage des poursuites contre Boulanger pour complot contre la sûreté de l'Etat. Le général s'enfuit en Belgique et son mouvement s'effondre avec lui.

En Bretagne, comme partout en France, on a suivi ces événements avec quelque surprise et sans doute s'est-on senti un peu dépasssé par leur rapidité. En tout cas, lorsque arrivent les élections de septembre 1889, le Boulangisme, avec ses menaces et ses ambiguïtés, ne pèse plus sur la vie politique du pays. On peut même dire qu'il a cessé d'exister*.

A Saint-Nazaire, le député sortant est ce républicain modéré, Fidèle Simon, pour lequel le jeune Briand avait fait campagne quatre ans plus tôt. Son principal concurrent est un candidat conservateur et

monarchiste, Augustin Maillard, maire de Guéméné.

Aristide Briand a maintenant vingt-sept ans. Un âge où il peut envisager de se présenter. Il hésite, un peu gêné d'affronter un homme dont il a jadis soutenu la candidature. Mais Fernand Pelloutier est là. Il insiste, balaie les scrupules de Briand, lui fait valoir que leurs idées doivent être défendues.

Briand se laisse convaincre et pose sa candidature dans la 2º cir-

conscription de Loire-Inférieure.

Son programme, qui nous semble aujourd'hui bien modéré, était dans le contexte de l'époque celui d'un révolutionnaire. Pêle-mêle, on y trouve la suppression du Sénat « ou tout au moins, ajoute Briand dans as profession de foi, son élection par un mode plus conforme au suffrage universel»; la séparation de l'Eglise et de l'Etat; la suppression «des grosses sinécures» (sic); l'institution d'un impôt progressif; la suppression des octrois; l'unification des régimes de retraite; etc. L'avocat n'oublie pas de suggérer diverses réformes judiciaires. Parmi les mesures proposées, on est un peu surpris de trouver l'élection des magistrats, procédure imaginée par les Américains et qui n'a guère été pratiquée qu'aux Etats-Unis.

Énfin, le candidat Briand insiste pour que le mandat des électeurs à leur député ait un caractère impératif. Soucieux de mettre sa pratique en conformité avec ses principes, il a préparé à l'intention de son comité électoral une lettre de démission en blanc que, dit-il, «j'autorise mes électeurs à adresser au président de la Chambre au cas où je faillirais à

mes engagements».

Beau geste, mais dont le caractère un peu théorique n'échappe à

personne.

Tel qu'il est, ce programme est-il «boulangiste»? Briand s'en est défendu et a récusé l'étiquette. Pourtant, il se présente comme «candidat radical révisionniste», alors que la révision en question — celle de la Constitution — est un thème commun à la gauche et au Boulangisme.

^{*} Le mouvement aura tout de même une quarantaine d'élus, dont Maurice Barrès.

« Pour le moins l'ambitieux avocat a-t-il voulu profiter de l'équivoque et détourner à son profit le courant révisionniste. C'est ce qu'affirment,

non sans quelque raison, ses adversaires. » 28

La campagne est assez haute en couleurs, à défaut d'être d'une grande élévation de pensée. La Démocratie de l'Ouest a pris parti pour Fidèle Simon et n'épargne guère son ancien rédacteur en chef. Briand ayant affirmé qu'il avait toujours écrit gratuitement, ses adversaires le traitent de menteur et font état de sommes (d'ailleurs fort modestes) versées par le journal à Briand. Celui-ci réplique que les sommes en question n'étaient ni des piges ni des salaires, mais ses honoraires d'avocat quand il lui était arrivé de plaider pour le journal. Il parle d'envoyer ses témoins au gérant du journal qui l'a traité de «jeune avocat prétentieux et gouailleur».

De leur côté, les Pelloutier père et fils mènent une vigoureuse campagne en faveur de Briand et relancent pour la circonstance leur journal L'Ouest républicain (qui avait disparu à peine avait-il été créé). «Les injures pleuvent de part et d'autre: la violence de la polémique n'a

d'égale que sa bassesse. » 29

Le premier tour a lieu le 22 septembre 1889. Les résultats ne sont pas glorieux pour Briand. Le conservateur Maillard arrive en tête avec 7534 voix. Fidèle Simon en recueille 6088 et Briand, avec 2246 voix, arrive bon dernier. Malgré un score très honorable dans les bureaux de vote de Saint-Nazaire-ville, la défaite est sans appel.

Briand tire les conséquences et se désiste en faveur de Fidèle Simon, candidat modéré mais républicain, qui l'emportera de justesse

au second tour, le 6 octobre.

Briand a-t-il «touché»?

Ce désistement devrait réconcilier Briand avec ses anciens amis de La Démocratie de l'Ouest. Il n'en est rien. Le journal continue à se déchaîner contre lui, offrant à ses lecteurs une caricature représentant le candidat malheureux, Pelloutier couché à ses pieds.

Il y a pire. Le 1^{er} décembre, La Démocratie de l'Ouest insinue que Briand, entre les deux tours, aurait monnavé son désistement et touché

«un certain mandat... qui n'avait rien d'impératif».

L'accusation est grave. A plusieurs reprises, elle remontera à la surface, nuira à l'image de Briand, au moins dans les milieux socialistes.

Est-elle fondée?

Comme dans l'air de la calomnie, la rumeur ira en s'amplifiant, s'enrichissant au passage de nouvelles précisions. En 1895, nous le verrons, un ancien chef de division de la préfecture de Loire-Inférieure affirmera à des amis socialistes que la négociation s'était faite dans le

bureau même du préfet Rivaud, que la somme convenue avait été de 4000 francs.

Bien plus tard, en 1938, six ans après la mort de Briand, l'historien Adrien Dansette, dans son livre *Le Boulangisme*, reprendra l'accusation, prétendant tenir ses renseignements « du fils du fonctionnaire qui présida aux négociations, lequel possède le reçu de Briand» ³⁰. On apprit par la suite qu'il s'agissait d'Albert Rivaud, fils de l'ancien préfet.

Le seul ennui est que Dansette n'a jamais vu ce fameux reçu, qu'il s'est contenté de la parole d'Albert Rivaud affirmant le posséder, que ce dernier promit de le lui montrer mais mourut avant de pouvoir le faire.

Tout cela est bien douteux, à commencer par cette preuve manquante, ce reçu dont on peut se demander s'il a jamais existé. Est-il d'usage de conserver des traces écrites de tractations de ce genre? Signer un tel aveu eût été de la part de Briand une preuve de naïveté plus encore que de corruption. Ni l'une ni l'autre ne sont dans le style du personnage.

Certes, on ne peut complètement exclure que Briand, inexpérimenté, ambitieux et pauvre, se soit laissé tenter. Si c'est le cas, cette erreur de jeunesse sera sans lendemain. Au cours d'une longue carrière où la malveillance de ses ennemis ne lui fera jamais défaut, nul ne mettra jamais en doute son honnêteté, son absence de besoins personnels, son désintérêt total du luxe et de l'argent. «Il n'a jamais su ce que c'était qu'une banque, un compte, un chèque», note Wladimir d'Ormesson, qui ajoute que sa générosité était «discrète et toujours en éveil »³¹.

S'étant ainsi déroulée dans cette ambiance survoltée, l'élection laisse subsister des rancunes. La brouille entre Briand et Gaborit semble profonde. Briand reproche à son ancien ami les attaques venimeuses de La Démocratie de l'Ouest. Gaborit, de son côté, voue une haine particulière à Fernand Pelloutier, qu'il rend responsable de l'évolution politique de Briand. Sans doute s'y mêle-t-il un sentiment plus personnel: Gaborit ne pardonne pas à Pelloutier de lui avoir «volé» l'amitié de Briand. Il y a des jalousies en amitié comme il y en a en amour.

Le soir du 2 janvier 1890, Gaborit et Pelloutier qui ont déjà échangé de copieuses injures par voie de presse, se croisent au *Grand Café* et en viennent aux mains. Vu l'état de santé de Pelloutier, Gaborit l'emporte sans gloire.

Fernand Pelloutier n'étant pas plus apte à se battre à l'épée qu'à coups de poings, c'est son père qui envoie à Félix Gaborit ses témoins (dont Aristide Briand). Les deux parties se réunissent et conviennent que la différence d'âge entre les adversaires rend impossible la rencontre.

Finalement, c'est Briand, épousant la querelle de son ami, qui croise le fer avec Gaborit.

Le duel entre «M. Aristide Briand, directeur de L'Ouest républicain, et M. Félix Gaborit, rédacteur en chef de La Démocratie de l'Ouest » a lieu le 8 janvier 1890 à huit heures et demie du matin. Briand, à qui les leçons d'escrime ont profité, blesse à plusieurs reprises son adversaire à l'avant-bras *.

Les deux jeunes gens ne se réconcilient pas sur le terrain mais ne

tarderont pas à le faire en ville.

Les passions partisanes s'estompant, Briand reprend ses activités judiciaires. Son stage terminé, il est inscrit au barreau, avocat de plein droit, en octobre 1890.

Malgré son échec aux élections la vie semble lui sourire. Ses débuts

d'avocat sont prometteurs; il a le goût de la politique.

Et il est amoureux...

Mais c'est justement l'amour, et non la politique, qui va bouleverser cette carrière naissante de notable provincial.

Passion et scandale

Elle s'appelle Jeanne.

Elle a vingt-six ans en cette année 1890. Il en a vingt-huit. Elle est jolie, à coup sûr. D'une beauté éblouissante? Lui, en tout cas, en est ébloui.

Quand il la connut, elle dut lui faire l'effet d'un rêve inaccessible. Elle n'était pas du même monde que lui. Elle appartenait à la grande bourgeoisie. Elle était la fille de ce Louis Nouteau qui avait subventionné La Démocratie de l'Ouest quand il en était le rédacteur en chef. Et

pour comble de malheur, elle était mariée.

Mal, il est vrai. A un jeune banquier, Adolphe Giraudeau, qui avait commencé sa carrière comme notaire et avec lequel elle s'ennuyait à mourir. On la disait «sage» mais d'une sagesse qui ne demandait qu'à s'oublier. «Elle avait un teint éclatant de blonde et, au milieu de ses succès mondains, se dérobait à ses adorateurs avec de petits frémissements voluptueux de la narine où se devinaient pas mal d'ardeurs contenues. Elle était cultivée, musicienne, spirituelle et régnait sur les salons de Saint-Nazaire avec une grâce inégalable. »³³

Cette Bovary nantaise, déçue par la vie conjugale, étouffée par la vie provinciale, attend sans peut-être se l'avouer celui qui la libérera.

Pourquoi Briand? Peut-être parce que cet homme mal habillé, voire négligé, a déjà, aura toute sa vie, un succès auprès des femmes que les hommes ne comprendront jamais. Peut-être justement parce qu'il n'appartient pas à son milieu, à cette bourgeoisie dont elle veut sortir. Peut-être le moment propice, peut-être le hasard...

Jusque-là, ils s'étaient toujours aperçus dans des salons, où Briand

^{* «}On ne saura jamais », nous dit Raymond Escholier, «combien de fois se battit en duel, entre la vingtième et la trentième année, le futur apôtre de la paix » ³².

n'était pas à son aise. Un jour, ils se rencontrent sur le boulevard de l'Océan. Est-ce une rencontre fortuite ou la suivait-il? Là, sous une pluie fine, au milieu des effluves marines, Briand est dans son élément, sur son terrain.

Ils se revoient. Elle ne tarde pas à lui céder.

Et aussitôt une folle passion s'empare des deux amants. Leurs rendez-vous se succèdent. Ils s'aiment dans les champs, dans les bois de pins, sur le sable des plages, au Pouliguen, à Pornichet, à Saint-Brévin. Quand il fait mauvais, ils prennent le train pour Nantes, louent une chambre dans un hôtel proche de la gare.

L'amour s'accommode mal de la prudence. Parfois Aristide et Jeanne se promènent côte à côte dans les rues de Saint-Nazaire. La

rumeur ne tarde pas à gagner toute la ville.

Comme il se doit, le mari est l'un des derniers à apprendre son «infortune». Mais enfin, il finit par le savoir. Il réagit en allant trouver le commissaire de police et en le chargeant de surprendre les deux amants en flagrant délit.

A deux reprises ce fonctionnaire, zélé mais maladroit, échoue dans ses tentatives. Chaque fois les deux complices ont le temps de filer.

Mais trop de gens sont au courant et, en dehors du mari, trop d'adversaires politiques de Briand ont intérêt à le faire «tomber».

Le 1er mai 1891, il fait très beau. L'hiver est passé et, comme l'été précédent, Briand et sa jeune maîtresse ont envie de s'aimer en plein air. Ils vont à trois kilomètres de Saint-Nazaire, au lieu dit Toutes-Aides, et

s'abandonnent à leur passion dans un pré.

Ce pourrait être poétique. Ce qui l'est moins, c'est l'arrivée d'un garde-champêtre et de plusieurs paysans. Jeanne et Aristide sont-ils tombés dans un guet-apens ou ont-ils été réellement aperçus par un paysan, un certain Geoffroy, qui sera leur principal témoin à charge? Il est difficile de le dire. Mais le scandale est inévitable et le beau roman d'amour va se muer en une sordide bataille judiciaire.

Pour les deux amants, la première conséquence, et non la moins douloureuse, c'est la séparation. Un conseil de famille est réuni chez les Nouteau. On décide que l'épouse infidèle quittera Saint-Nazaire, sans

revoir son «complice».

Cela ne les empêchera pas de s'écrire. Des lettres passionnées que les obstacles dressés entre eux rendent plus brûlantes. «Ary» écrit à «Jeannine» — car ils s'adressent l'un à l'autre par leurs diminutifs: «Il me faut pour vivre les regards de tes yeux, les baisers de tes lèvres, le contact de ta chair. (...) Je suis jaloux de tous ceux qui t'approchent, de l'air que tu respires, de la campagne que tu contemples, du lit qui garde l'empreinte de ton corps.»

Les réponses de Jeanne ont été perdues. Georges Suarez, qui les a eues entre les mains, n'a pas cru devoir les citer dans sa biographie de Briand parue en 1938. C'est une époque où l'on avait encore des pudeurs qui nous font sourire aujourd'hui. Il se contente d'écrire: « Elle a pris goût au désir et ce qu'elle aime dans son Ary, c'est peut-être moins lui que le hardi initiateur de voluptés inconnues. Elle ne mâche pas ses pensées, qui ne sont pas toutes pures. Elle dit joliment ce qui lui manque et ce qu'elle veut. Mais si gracieuse que soit l'image, elle est encore trop transparente pour être reproduite. » ³⁴ Nous n'en saurons pas plus.

«Nous l'avons tous fait»

Cependant, la justice, implacable, suit son cours. Fin juin, le tribunal correctionnel de Saint-Nazaire, gêné d'avoir à juger un ancien candidat à la députation et craignant une requête en suspicion légitime, se dessaisit spontanément du dossier. Un mois plus tard la Cour de cassation renvoie l'affaire devant le tribunal de Redon, dans l'Ille-et-Vilaine.

A la rentrée judiciaire, en octobre 1891, le Conseil de l'ordre des avocats de Saint-Nazaire décide que Mº Briand ne pourra se présenter à

la barre tant qu'il n'aura pas été jugé.

Quelques jours plus tard, le mari, M. Giraudeau, a la délicatesse de retirer la plainte en adultère * mais les deux amants demeurent inculpés

d'outrage public à la pudeur.

A Redon, devant le tribunal correctionnel, défilent plus de cinquante témoins, dont une vingtaine sont favorables aux accusés. La défense fait valoir que de l'endroit où il prétendait se trouver, le témoin Geoffroy était dans l'impossibilité d'apercevoir les amants et encore moins leurs ébats. Mais les magistrats refusent d'ordonner un supplément d'enquête. Le 2 novembre, la sentence tombe et elle est lourde: un mois de prison et 200 francs d'amende pour Briand, dix jours de prison et la même peine d'amende pour Jeanne.

Briand est au désespoir. Va-t-il connaître l'humiliation du cachot, être radié par l'ordre des avocats? Décidé à se battre, il fait appel. Mais il se sent bien seul. Jeanne est loin, dans sa famille. Pelloutier habite maintenant à Paris. D'anciens amis se détournent de lui. Deux consolations seulement: ses électeurs ouvriers lui ont conservé leur estime et la lui expriment; et son ex-ami, puis ex-ennemi, Félix Gaborit, s'est récon-

cilié avec lui.

Le 28 décembre, la cour d'appel de Rennes, faisant droit aux demandes des avocats de Briand, ordonne un supplément d'enquête. Espoir vite déçu: le 2 février 1892, la cour confirme le jugement du tribunal de Redon. L'avocat général Frémont s'est montré particulièrement hostile aux accusés et a lancé à Briand: « Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, votre carrière est finie et vous êtes déshonoré! »

^{*} Un délit alors passible de prison.

Comment ce magistrat aurait-il pu imaginer que le pitoyable accusé qu'il malmène sans vergogne serait un jour son propre ministre de la Justice?

Mais en attendant Briand pense comme l'avocat général que sa carrière est finie. Repris par ses rêves maritimes, il songe à s'expatrier aux Antilles. Jeanne, plus ferme, est décidée à poursuivre la lutte, tout en menant parallèlement la procédure de son divorce.

L'avocat de Jeanne, Me Martin-Feuillée, en relisant le dossier, découvre enfin un vice de forme — un greffier avait oublié de prêter serment — qui lui permet d'introduire un pourvoi devant la Cour de cassation.

Briand, de plus en plus sombre, se promène avec un revolver en poche et confie à ses amis sa résolution d'en finir si le pourvoi est rejeté.

On ne saura jamais s'il s'agissait ou non d'une menace en l'air. Le 8 avril, la Cour de cassation, en réalité moins frappée par le vice de forme invoqué que par les doutes qui subsistent sur le fond, casse l'arrêt de la cour de Rennes et renvoie l'affaire devant celle de Poitiers.

Début juillet 1892, celle-ci ordonne une nouvelle enquête. Les

coups de théâtre se succèdent. Un témoin à charge se rétracte.

Sur ces débats se greffe une curieuse histoire que Félix Gaborit rapportera beaucoup plus tard. Quelque temps avant l'ouverture du procès, une rumeur parvient aux oreilles des adversaires de Briand, selon laquelle celui-ci va se rendre sur le pré de Toutes-Aides. Au jour dit, Briand sort effectivement de chez lui avec son avocat. On le suit et, sur place, on le voit mimer avec force détails le délit qui lui est reproché.

A l'audience, ces témoins racontent comment Briand, sous leurs yeux, a en quelque sorte reconnu les faits. L'accusé n'a aucune peine à les contredire: à la date en question, il se trouvait à Paris et était reçu

par le bâtonnier de l'ordre des avocats!

Que s'est-il passé? Tout simplement ceci: Félix Gaborit, dont la silhouette et la moustache ressemblaient à celles de Briand; avait pris la place de son ami. La manœuvre était diaboliquement habile: elle consistait à fournir à l'adversaire un argument qui lui semblerait imparable puis, une fois arrivé à l'audience, à démolir cet argument pour mieux faire éclater sa mauvaise foi.

Reste à savoir si l'histoire est vraie, ou seulement vraisemblable. Disons qu'elle est suspecte, ayant été contée par Gaborit au lendemain d'une nouvelle — et cette fois définitive — rupture avec Briand, survenue en 1924. Gaborit faisait coup double, illustrant à la fois l'ingratitude de cet ami qu'il avait «tiré de prison» et montrant de quel machiaviélisme celui-ci était capable pour bafouer la justice, car bien entendu c'est à Briand qu'il attribuait la paternité de cette idée.

Quoi qu'il en soit, la cour, retenant essentiellement la rétractation du témoin, prononce son arrêt le 27 juillet 1892: Aristide et Jeanne sont

acquittés

Rendu à la vie, se souvenant qu'il est avocat et que rien ne s'oppose plus à son retour à la barre, Briand vient saluer le président après l'audience. Celui-ci, dont les sentiments sont plus humains que ceux de l'avocat général Frémont, se penche vers Briand et lui souffle à l'oreille:

«Mon cher maître, ce que vous avez fait, nous l'avons tous fait...»

Le départ pour Paris

Est-ce le mot de la fin? Pas vraiment. Sur le plan judiciaire, l'affaire est close; sur le plan politique, elle ne le sera jamais complètement. Toute sa vie, Briand traînera comme un boulet cet incident malheureux

et pourtant anodin.

Si Maurice Barrès, commentant les attendus du jugement d'acquittement, écrit « J'y vois un joli roman d'amour. Cela le rend plutôt intéressant » ³⁵, les autres leaders et maîtres à penser de la droite n'auront pas les mêmes indulgences. Léon Daudet décrira Briand en ces termes choisis: « Elevé dans un lupanar, entremetteur dès l'adolescence, outrage public à la pudeur à l'âge adulte, renégat tout le reste du temps, Aristide Briand a une tendance naturelle, innée en quelque sorte, à ne connaître que le droit commun » ³⁶. La citation date de 1909, mais on pourrait en aligner ici des centaines d'autres, année après année. La haine de Daudet ne s'éteindra même pas avec la mort de Briand. Trois ans après celle-ci, il le peindra encore comme «un vicieux et un débauché que ses mœurs mettaient dans les mains de la police du même nom, à qui une mort éclatante, sans rapport avec sa chienne d'existence, épargnera le pilori » ³⁷.

Moins hargneux — et plus amusant — un autre adversaire politique de Briand le traitera un jour de «sans-culotte à la recherche d'un

pantalon».

Bien entendu, le jugement de Redon figure en bonne place dans le livre que Charles Maurras consacre à Briand sous le titre, dépourvu de toute ambiguïté, de Casier judiciaire d'Aristide Briand.

Et Clemenceau lui-même, pour ne pas être en reste, surnommera

Briand «le voyou de passage».

Un témoin des luttes politiques de l'époque m'a confié que dans les années 20, soit plus de trente ans après les faits, les adversaires de Briand faisaient encore état de ses frasques bucoliques de jeune amoureux. Pour saboter ses réunions électorales, les Camelots du roi utilisaient un compère, vieillard à barbe blanche, aux allures de père noble, si possible décoré, dont le rôle consistait à se placer au premier rang et à interrompre brusquement l'orateur en hurlant: «Espèce de saligaud, qu'est-ce que vous avez fait à ma fille?»

Pittoresques ou odieuses, ces attaques sont surtout inutiles: elles

n'empêcheront jamais une seule réélection de Briand et n'entraveront pas sérieusement sa carrière.

En revanche, l'affaire de Toutes-Aides a des prolongements beau-

coup plus importants dans la vie de Briand.

Par un réflexe bien naturel chez un homme jeune en butte à une véritable persécution, il est poussé vers l'extrémisme. Cette évolution est amorcée depuis 1888, mais les démêlés judiciaires des années 1891-1892 précipitent le mouvement. Rejeté avec mépris par la bourgeoisie, Briand retrouve espoir et chaleur humaine parmi les militants socialistes et syndicalistes.

Seconde conséquence: Briand est amené à quitter Saint-Nazaire, cette ville dont il a cru pouvoir faire la conquête et où on l'a montré du doigt. Sa décision n'est pas prise immmédiatement et, grâce à son

acquittement, il peut y réfléchir sans précipitation.

En 1886, à la fin de ses études, Briand avait écarté l'idée de venir s'installer à Paris. Aujourd'hui, ce départ lui semble souhaitable. Non pas qu'on l'y force. Il a repris sa place au barreau et recommencé à plaider. Peut-être a-t-il le pressentiment que son destin n'est pas à la mesure d'une ville de province. Peut-être, plus simplement, pense-t-il

qu'une page de sa vie est désormais tournée.

Il revoit Jeanne. Acquittée, elle aussi a pu revenir à Saint-Nazaire la tête haute, ou presque... En tout cas, la famille n'exerce plus sur elle la pression qu'elle infligeait, il y a quelques mois encore, à cette femme perdue de réputation et condamnée par la justice. Son divorce n'a pas encore été prononcé, Jeanne habite toujours chez sa mère et les deux amants se doivent d'observer un peu plus de prudence que par le passé. Nouvelle raison pour Briand de quitter Saint-Nazaire pour Paris, où Jeanne pourra venir le rejoindre dès qu'elle sera libérée de ses liens conjugaux.

En attendant, pour elle, l'horizon s'éclaireit. Son mari, M. Giraudeau, qui avait déjà en son temps retiré sa plainte en adultère, continue d'agir avec élégance et règle les problèmes matériels de façon à la mettre à l'abri du besoin. Comme la famille Nouteau est également fortunée, les perspectives sont séduisantes. Riche, libre et indépendante, Jeanne va pouvoir vivre pleinement sa vie. Peut-être « Ary » s'en inquiète-t-il un

peu. Il n'a pas tort.

Quelques mois s'écoulent. Assez pour que le départ de Briand ne puisse être interprété comme une fuite. La politique, dans laquelle il commence à se faire un nom, lui offrira enfin l'occasion qu'il cherche.

Le soir du 8 février 1893, il fera ses adieux à ses parents et à ses

amis et prendra le train de nuit pour Paris.

Prudent, il se munira d'un billet de retour. Il n'aura pas à s'en servir.

DES BOULEVARDS A MONTMARTRE

«Les socialistes se réunissent en scissions annuelles. » Aristide BRIAND

«Car d'homme d'Etat moins révolutionnaire, il n'y en eut jamais! Il avait fallu, pour qu'il débutât à l'extrême gauche, un accident de jeunesse capable d'en faire un révolté social à la Jules Vallès.»

C'est en ces termes qu'un de ses amis parlera plus tard d'Aristide Briand'. Un point de vue qu'il est difficile d'adopter à cent pour cent. Que l'affaire de Toutes-Aides ait contribué à pousser Briand vers des positions extrêmes, c'est probable, mais quinze ans de militantisme persévérant ne peuvent pas s'expliquer uniquement par un «accident de jeunesse». Car le fait est là: du début des années 1890 jusqu'à 1906 — date à laquelle il acceptera son premier portefeuille ministériel, contre l'avis de Jaurès — quinze années vont s'écouler, au cours desquelles la vie de Briand sera entièrement liée au socialisme français, à ses luttes, à ses espoirs, à ses progrès, à ses déceptions, à ses querelles internes.

Quatre partis socialistes... et quelques autres

Querelles ? Le mot est faible. Déchirements, affrontements sont des termes qui conviendraient mieux. Les violences verbales, et parfois physiques, s'y insèrent entre deux discussions byzantines. Les divisions qui, de nos jours encore, opposent les différentes familles socialistes, leurs divers « courants » ou « sensibilités », ne sont pas choses nouvelles. On en trouverait le lointain écho dans les luttes intestines des socialistes des années 1880-1905.

Avec une différence: les débats de cette époque sont plus idéologi-

ques que concrets.

Et pour cause. Jamais encore le socialisme n'a été appliqué; jamais

ses dirigeants ne sont arrivés au pouvoir. Comment y parvenir? Et sur quel programme? Discussions sans fin, qui font ricaner les adversaires, lesquels ont beau jeu de qualifier les socialistes d'utopistes. «On reconnaît un article de Jaurès, ironise Clemenceau, à ce que tous les verbes y sont au futur.»

Que ces discussions aient été plus ou moins théoriques n'enlève rien, bien au contraire, à la violence des convictions. En mai 1890, une manifestation devant le mur des Fédérés dégénère en pugilat entre deux fractions d'un même parti*. Partisans et adversaires du général Boulanger s'y affrontent à coups de canne plombée. Bilan: un mort.

On le voit, le terrain sur lequel s'engage Aristide Briand, au moment où il se convertit au socialisme, quelque part entre 1888 et

1891, n'est pas de tout repos.

A cette époque, un homme domine le socialisme français: Jules Guesde.

Qu'il le domine ne veut pas dire qu'il le dirige. L'homme ne manque ni de défauts, ni d'adversaires. Mais qu'on soit pour ou contre lui, c'est par rapport à sa personne que s'affrontent les individus, les groupes, les idées.

De son vrai nom Jules Bazire, il est né à Paris en 1845. Après la Commune, il n'a échappé à la prison que par l'exil. D'abord disciple de Bakounine, il ne tarde pas à se tourner vers Marx. Rentré en France en 1876, il devient le leader socialiste français le plus proche du marxisme.

Grand, maigre, rongé par la phtisie, il vit très pauvrement de son travail de correcteur. Sa rigueur, son ascétisme, son dévouement à la

cause socialiste forcent le respect.

Le respect, mais non la sympathie. Avec sa barbe en bataille qui lui mange le visage, il ressemble à quelque moine fanatique sorti d'un roman russe. Tous ses contemporains sont frappés par ce physique d'inquisiteur. «Un Torquemada à lorgnons», dit Clovis Hugues; «Il se considère comme le détenteur du véritable évangile (...) Il a le geste prompt à l'anathème, il lance des bulles d'excommunication majeure», écrit Alexandre Zévaès². «Tout son corps voûté semble se projeter vers les adversaires et il allonge vers eux les larges mouvements de son bras tendu, dans un geste de menace prophétique», ajoute Léon Blum, qui conclut: «Comme Robespierre, c'est un prêtre³.»

Jules Guesde est obsédé par une ambition, celle de réaliser l'unité socialiste, mais il entend bien que cette unité se fasse autour de ses idées, et sous sa direction. Le sens de la diplomatie n'est pas sa qualité dominante. Ni, et c'est à son honneur, le sens de la dissimulation. L'intransigeance des convictions est aggravée par la sécheresse du ton. La haine qu'il portera à certains de ses «amis» politiques, et notamment à Jau-

^{*} En l'occurrence, le C.R.C. Et pourtant, nous allons le voir, il n'y a pas moins de quatre partis socialistes constitués...

rès, éclate à tous les regards. Le résultat est celui qu'on pouvait attendre: non seulement Guesde ne parvient pas à réaliser l'union des socialistes sous son obédience, mais les scissions naissent quasiment sous ses

Depuis 1876 se tenait régulèrement un Congrès ouvrier et socialiste. Convoquées bien entendu dans un esprit unitaire, ces instances furent plutôt l'occasion de confronter des conceptions opposées. Dès le premier congrès, l'amnistie accordée cette année-là aux anciens Communards avait paradoxalement compliqué la situation: le retour en France des déportés et des exilés avait fait naître de nouvelles interventions, de nouvelles ambitions, de nouvelles tendances, de nouvelles querelles de personnes.

Mais la scission la plus significative intervient en septembre 1882 au VIe Congrès, celui de Saint-Etienne. Le Parti ouvrier français (P.O.F.), le parti de Jules Guesde, voit un groupe important de ses dirigeants et de ses militants se séparer de lui pour former la Fédération des travailleurs socialistes (F.T.S.), avec pour «sous-titre» Parti ouvrier socialiste et révolutionnaire (P.O.S.R.). Comme souvent en politique, l'appellation est trompeuse. La F.T.S. prend soin de revendiquer le terme de «révolutionnaire» précisément parce qu'elle ne l'est pas.

Le Parti ouvrier de Jules Guesde et de son principal adjoint, Paul Lafargue, est collectiviste et marxiste*. Son organisation interne est disciplinée et centralisée. Aux yeux des «guesdistes», l'essentiel est la lutte des classes et la prise du pouvoir. Rien ne doit détourner le prolétariat de ces objectifs. Ni les soucis électoraux immédiats, le vote n'avant guère qu'une valeur de propagande. Ni les luttes syndicales: aux yeux de Guesde, celles-ci sont des occasions de mobiliser les ouvriers et de recruter des militants pour le parti, auquel les syndicats doivent demeurer subordonnés. Ni la possibilité de réformes partielles, localement ou par voie parlementaire. Ni même la défense de la République. Ni celle de la laïcité. Ni, demain, l'affaire Dreyfus.

La F.T.S., dont le principal dirigeant est le Dr Brousse, est au contraire réformiste ou, comme on disait plus volontiers à l'époque, «possibiliste». La Fédération entend promouvoir toutes les réformes possibles, même partielles; elle pense que, tant à l'échelon local qu'à l'échelon parlementaire national, des actions, des réalisations, sont possibles et nécessaires. Proche des radicaux les plus avancés, elle estime que la lutte pour la République doit, quand les circonstances l'exigent, primer la lutte de classes.

L'affrontement qui oppose guesdistes et possibilistes nous est bien connu: nous y retrouverons, dans ses grandes lignes, celui qui, à partir

^{*} C'est le P.O.F. qui a publié, en 1885, la première traduction intégrale du Manifeste communiste.

du congrès de Tours de 1920, dressera les uns contre les autres communistes et sociaux-démocrates.

Plus surprenantes sont d'autres divisions qui affectent, à la même époque, au sein du mouvement socialiste, des familles d'esprits en prin-

cipe beaucoup plus proches les unes des autres.

Ainsi les guesdistes n'ont pu se mettre d'accord avec les blanquistes. En 1880, Blanqui était encore la plus grande figure du socialisme français. Il avait passé trente-trois années de sa vie dans toutes les prisons, sous tous les régimes, y compris la République, n'ayant été libéré de Clairvaux qu'en juin 1879. Plus encore qu'une figure historique, c'était un symbole. Mais un symbole qui était mort subitement, à la sortie d'une réunion publique, le 1er janvier 1881.

Ses partisans, dont le principal est l'ancien Communard Edouard Vaillant, vont-ils se rallier à Jules Guesde? Ils n'en font rien. «La greffe marxiste, tout particulièrement sous la forme scholastique d'un Guesde, n'est pas reçue volontiers, elle trouve des résistances et suscite des réactions de rejet⁴.» Les blanquistes demeurent isolés et constitueront en 1889 un Comité révolutionnaire central (C.R.C.) qui deviendra, en 1898,

le Parti socialiste révolutionnaire.

Le parti de Guesde et celui de Vaillant n'opéreront leur fusion qu'en 1901. Pourtant, dès les années 1880, ils sont d'accord sur l'essentiel. Tout les rapproche: leur égale méfiance envers le suffrage universel, leur aversion pour le réformisme et pour les jeux parlementaires. Seuls des points secondaires les séparent: Vaillant accorde plus d'importance que Jules Guesde au mouvement syndical, à la lutte pour la laïcité. Enfin, malgré les amères et sanglantes expériences qui ont jalonné les précédentes décennies, de 1830 à 1871, le vieux Communard qu'est Vaillant conserve un attachement quasi-romantique pour les «journées révolutionnaires» et l'«insurrectionnalisme».

Pas plus que les guesdistes, leurs frères ennemis, les possibilistes

n'échappèrent aux dissensions.

En 1890, à l'occasion de son congrès de Chatellerault, la F.T.S. se scinde. Le leader de la nouvelle tendance, Allemane, est le seul des grands dirigeants de ces «partis ouvriers » à être lui-même ouvrier. A ses côtés, le plus célèbre «allemaniste» est le poète communard Jean-Baptiste Clément, auteur du *Temps des cerises*. En dépit — ou à cause — de son idéologie ouvriériste, des intellectuels se joignent au mouvement, notamment Lucien Herr, bibliothécaire de l'Ecole normale supérieure.

Les «allemanistes» demeurent proches des «broussistes». Eux aussi sont réformateurs et croient dans les vertus de l'action municipale. Ils sont en revanche plus sceptiques sur les chances d'une action parlementaire nationale. Ils croient davantage à l'action ouvrière et sont séduits par le mythe de la grève générale. Une idée à laquelle Aristide

Briand va lui-même s'attacher.

Les allemanistes se veulent un «pont» entre les possibilistes du Dr Brousse et le parti de Jules Guesde. Une fois de plus, une étrange logique unitaire aura abouti à une division supplémentaire... Pour compliquer encore un peu les choses, les allemanistes, exclus de la F.T.S., ont repris à leur compte le «sous-titre» que la Fédération avait adopté: Parti ouvrier socialiste révolutionnaire.

Quatre partis socialistes. Va-t-on s'en tenir là? Oui, ou presque. «Le caractère minoritaire (de ces petits groupes) exaspère l'aptitude à la division et l'incapacité à surmonter les conflits autrement que par la scission. Aux oppositions de personnes, de tempéraments, s'ajoute le climat de suspicion, fondé sur la conviction, parfois justifiée, de menées policières. (...) Rien n'est plus frappant que l'intensité des luttes idéologiques et la pauvreté de fait de la pensée socialiste française en cette fin du XIX's siècle.⁵. »

A ces quatre partis, plus ou moins structurés, il faut ajouter les anarchistes, partisans de la «reprise individuelle» et des attentats; les syndicalistes, eux-mêmes scindés en syndicats guesdistes et en dissidents, lesquels fondent la C.G.T. en 1895; et enfin le groupe plus informel des socialistes qui, se sentant en désaccord sur un ou plusieurs points avec chacun des partis existants, n'adhère à aucun. Parmi ces «socialistes indépendants» figurent Millerand. Viviani, et Briand.

Certaines de ses idées apparaissent très proches de celles des allemanistes. Pourtant, après un bref passage dans les rangs du Parti ouvrier de Jules Guesde puis, de 1901 à 1905, dans ceux du Parti socialiste français de Jaurès, Aristide Briand, autant par tempérament que par conviction, choisira de rester à l'écart. Toute sa vie, il demeurera fidèle à cette ligne de conduite, effectuant la quasi-totalité de sa vie politique et parlementaire hors des partis constitués.

Son biographe Georges Suarez a fait à ce propos un curieux rapprochement entre sa vie politique et sa vie privée: «On a souvent prononcé, à propos de son étonnant destin, le mot équivoque d'aventure. Il est vrai qu'il conçut la politique un peu comme l'amour. Aucun parti, comme une maîtresse, ne peut se flatter de l'avoir retenu longtemps, de l'avoir eu tout entier. Il a été de l'un à l'autre, comme un amant jamais satisfait be

La grève générale

Revenons un peu en arrière, au moment où Aristide Briand, sorti de l'adolescence, jeune avocat au talent prometteur, lancé dans la politique, a vu brutalement sa carrière compromise par la malheureuse affaire de Toutes-Aides.

Malgré son désarroi, il n'oublie pas la politique.

En janvier 1892, son ami Pelloutier revient à Saint-Nazaire et prend

à son tour la rédaction en chef de La Démocratie de l'Ouest, dont Félix Gaborit a démissionné. Coup de barre à gauche pour le journal, dont la ligne politique a décidément beaucoup fluctué. Bien entendu, Briand se retrouve dans l'équipe rédactionnelle de ce journal qui le combattait il y a peu de temps.

Le 12 du même mois, Saint-Nazaire reçoit la visite d'un des princi-

paux dirigeants guesdites, Paul Lafargue.

L'homme est étrange. Né à Santiago de Cuba en 1842, il est francais d'origine bordelaise. « Des ancêtres juifs et indiens caraïbes par sa mère, mulâtres par son père, le faisaient se targuer de réunir en lui le sang de trois races opprimées⁷. » Il est marxiste par conviction et aussi par alliance, ayant épousé la fille de Karl Marx, Laura *. On le dit riche, et néanmoins implacable dans ses convictions. Sa rigueur peut cependant se teinter d'humour: on lui doit un des pamphlets les plus curieux et en même temps les plus amusants du XIX^e siècle. Le droit à la paresse. paru en 1881.

En janvier 1892, son prestige est d'autant plus grand qu'il sort de prison. Le 1er mai précédent, à Fourmies, dans le Nord, la troupe avait ouvert le feu sur des manifestants et fait une dizaine de morts, dont un enfant de onze ans. La seule réaction du ministre de l'Intérieur, Constans, avait été de poursuivre les «incitateurs» et parmi eux Lafargue qui, en avril à Fourmies, avait traité les patrons de « bêtes inutiles » et ajouté «On tue les bêtes inutiles». Devant les assises de Douai, son avocat, Alexandre Millerand, n'avait pu éviter à son client une peine de prison.

L'affaire de Fourmies n'a pas amené Lafargue à changer d'avis. Devant les ouvriers de Saint-Nazaire, il renouvelle ses appels à la révo-

lution, «quoi qu'il puisse advenir pour les prolétaires».

Ce langage musclé mais quelque peu irresponsable irrite une partie de l'auditoire. Briand se lève et porte la contradiction à l'orateur. Il voudrait que « par une organisation solide, par des garanties sérieuses, les ouvriers qu'on va lancer à la conquête du pouvoir ne soient pas exposés, avec leurs femmes et leurs enfants, à de terribles représailles ».

Furieux, Lafargue accuse Briand de faire le jeu de la bourgeoisie en

décourageant les prolétaires.

Les deux hommes se reverront souvent, et se détesteront toujours. En attendant, l'incident est symptomatique. Briand et avec lui tous ses camarades socialistes sont hantés par la même question: comment le prolétariat pourra-t-il un jour prendre le pouvoir? Contrairement aux possibilistes, la lutte parlementaire et électorale leur semble illusoire. Mais, à l'inverse des guesdistes, les appels à la révolte leur paraissent inefficaces et criminels, dans la mesure où une société bourgeoise bien armée est à même de noyer dans le sang toutes les velléités révolution-

^{*} Qu'il entraînera dans un suicide commun, en 1911.

naires. Ces deux perspectives étant bouchées, une troisième voie est-elle

possible?

Depuis quelques années, une idée est dans l'air: celle de la grève générale. Si les ouvriers, au lieu de faire la grève pour soutenir des revendications ponctuelles, arrêtaient tous ensemble le travail sur l'ensemble du territoire, ils se trouveraient en mesure de paralyser la production et d'imposer leur volonté à un corps social désormais impuissant. Les plus optimistes envisagent même la possibilité de grèves générales internationales, capables d'arrêter une guerre au moment où les gouvernements voudraient la déclencher. Les partisans de la grève générale pensent avoir trouvé une «arme absolue». Arme efficace et aussi. raisonnent-ils, arme légale, de toute facon difficile, voire impossible à réprimer*.

Manifestement. Briand et Pelloutier sont enthousiasmés par ces perspectives. Ils éprouvent le besoin de mettre leurs idées par écrit. On retrouvera dans les papiers de Briand un cahier d'écolier où les deux amis ont commencé un ouvrage, demeuré inachevé et intitulé De la Révolution par la grève générale. L'écriture est celle de Briand, et la date

mentionnée 1892

Mais l'idée est loin de faire l'unanimité. Les possibilistes jugent. précisément, qu'elle n'est pas possible. Les guesdistes s'en tiennent aux

schémas marxistes. Seuls les allemanistes s'y intéressent.

Pourtant Briand et Pelloutier, au lieu de se rallier à ce dernier groupe, adhèrent - pour un temps - à la section locale du Parti ouvrier français de Jules Guesde. Et ceci en dépit de l'incident qui a opposé Briand à Lafargue. Il faut dire qu'à l'époque le parti guesdiste est le groupe socialiste le plus cohérent et, de loin, le plus puissant **. Sans doute Briand a-t-il voulu «adhérer utile», comme d'autres « votent

En revanche, si l'obstacle est surmonté, l'efficacité potentielle de la grève générale semble hors de doute. Dans un registre voisin, le mouvement de désobéissance civile lancé par Gandhi aux Indes, contre les Britanniques, a été redoutable pour ces derniers.

** Le Parti ouvrier français est très bien implanté dans les régions industrielles du Nord, du Midi méditerranéen et du Centre. Les possibilistes sont en perte de vitesse

mais demeurent solidement représentés à Paris.

^{*} La grève générale a-t-elle été un «mythe»? A l'usage, il s'avéra que la difficulté était précisément de faire qu'une grève soit générale, la réticence des masses à se mobiliser n'ayant d'égale que leur propension à se démobiliser. On le vit bien en mai 1968, lorsque prit fin une grève quasi générale de 13 millions de salariés.

En Occident, il existe au moins un exemple d'une grève générale à motifs politiques ayant atteint ses objectifs. En mars 1920 à Berlin, le coup d'Etat de Wolfgang Kapp et du général von Lüttwitz, militairement réussi, fut balayé en quatre jours par une grève générale des ouvriers de la capitale, grève qui paralysa l'action des putschistes « de sa puissance terrible et silencieuse » 8.

Premier congrès à Marseille

L'année 1892 a mal commencé: le 2 février, la cour d'appel de Rennes a confirmé sa condamnation. Les mois suivants lui sont plus favorables. Il sort du tunnel. En juillet, il est enfin acquitté et peut recommencer à plaider.

C'est l'époque où il s'intéresse à cet étrange et plat pays, à la rencontre de la terre et de la mer, qui fascina écrivains et poètes: la

Grande Brière.

Les Brierons étaient peut-être moins sensibles à la poésie de leur région. Ils demeuraient cependant attachés à leurs maisons en pierre sèche, à leurs toits en chaume, à leurs canaux, à leurs hameaux perdus dans les marécages, au milieu du sel et des ajoncs, même s'ils devaient, pour subsister, se rendre chaque jour aux chantiers navals de Saint-Nazaire et de Penhoët, auxquels ils fournissaient l'essentiel de leur main-d'œuvre.

Briand est ouvert à leurs problèmes, il sait parler à ces hommes rudes, presque sauvages, d'un abord difficile. Le 10 août, il participe à la fondation du premier syndicat d'ouvriers de la Brière. Plus tard, les fils et petits-fils de ces ouvriers compteront parmi les travailleurs les plus combatifs de toute la France, au point que beaucoup d'entreprises hésiteront à s'implanter à Saint-Nazaire, sur ce « volcan syndical ». Il est piquant de trouver Aristide Briand à l'origine de cette tradition.

Mais les problèmes syndicaux ne sont pas les seuls de la Brière. Des communes riveraines font valoir des droits de propriété sur les marais et ont le projet de les transformer en prairies. Les Brierons, eux, font état de lettres patentes vieilles de cinq siècles, qui leur garantissent la propriété de la tourbe extraite de leur sol*. Plusieurs hameaux de la Brière demandent à Briand de défendre leurs droits devant les tribunaux. Il le

fait avec succès. Le projet est abandonné.

La même année, se situe dans la vie de Briand un épisode beaucoup plus important, qui va marquer le véritable début de sa carrière

politique.

En septembre 1892, les guesdistes se réunissent à Marseille en un double congrès: du 13 au 23, celui de la Fédération des syndicats; du 24

au 28, celui du Parti ouvrier français.

Aristide Briand va participer à ces deux conventions. A la première, il est mandaté par la Bourse du travail de Saint-Nazaire et par le Syndicat des métallurgistes de Trignac; il représente à la seconde le groupe socialiste de Saint-Nazaire, «L'Emancipation».

^{*} Ce problème de la tourbe et la lutte des Brierons contre l'invasion de la modernité sont au centre du célèbre roman d'Alphonse de Chateaubriant, La Brière, paru en 1923.

Le voici pour la première fois à Marseille. Sans doute a-t-il une pensée pour son vieux maître, Genty, qui lui conseillait d'écouter les marins du Vieux-Port pour mieux comprendre Homère.

Mais d'autres préoccupations l'attendent: devant chacun des deux

congrès, il va plaider en faveur de la grève générale.

Quand il arrive, personne ne le connaît, sauf Lafargue, qui répète à qui veut l'entendre que ce jeune homme est probablement un policier à la solde du ministre de l'Intérieur, Constans.

Les débats ont lieu à la brasserie Noailles, dans une ambiance enfumée et bruyante, peu favorable aux effets oratoires. Pourtant, de sa voix claire et forte, il parvient à se faire entendre du congrès des syndicats. Son discours est remarqué, non seulement des militants, mais des iournalistes venus de Paris.

Ce jeune militant nazairien s'est montré à la fois persuasif et habile. Rapporteur de la commission des résolutions, il a su entraîner la commission d'abord, le congrès ensuite, dans un vote unanime en faveur du

principe de la grève universelle.

Il n'y a pas vraiment eu de discussion ni de scrutin et la décision a été prise presque par surprise. Ce fut, nous dit un témoin «un vote de sentiment et d'enthousiasme comme il en est émis fréquemment dans la chaleur communicative du congrès »9.

En apprenant la nouvelle, Jules Guesde laisse éclater sa colère: «Ah les syndiqués, les syndiqués: ils n'en feront jamais d'autre, les

imbéciles!»

Lorsque, deux jours plus tard, Briand se retrouve devant le congrès du Parti ouvrier français, sa position est moins confortable. «Les vieilles barbes du guesdisme, les vieux grognards du parti» 10 ne lui feront pas de cadeau.

Pourtant, il fait front. Lorsque vient sur le tapis l'organisation du prochain congrès international socialiste de Zurich, il propose qu'on inscrive à l'ordre du jour le problème de la grève générale. Une facon détournée de relancer un débat que les dirigeants du parti voudraient

étouffer.

Briand refait sa plaidoirie en faveur de la grève générale: «La guerre des rues est d'un autre âge. En y recourant, on provoque la répression qui permet à la société de se maintenir dans sa forme actuelle.»

Jules Guesde en personne descend dans l'arène pour lui répondre et défendre le droit du peuple à l'insurrection: «Il n'y a pas d'exemple dans le siècle d'un parti qui ait abouti légalement. » A ses yeux, la grève générale risque de reculer l'affranchissement ouvrier à une échéance encore plus lointaine que par le bulletin de vote.

Ce qui oppose les deux orateurs est plus profond encore qu'il n'y paraît. Non seulement Jules Guesde ne croit pas à la grève générale, ou ne veut pas y croire. Non seulement les soucis légalistes de Briand lui semblent absurdes, pour ne pas dire suspects. Mais le plus grave, à ses yeux, est que les «grève-généraleux» accordent un rôle prépondérant aux syndicats, alors que dans son esprit le parti ouvrier doit, en toutes circonstances, conserver la prééminence*.

Aristide Briand, au contraire, croit beaucoup plus à l'avenir des syndicats qu'à celui des partis. Sa véritable famille politique, c'est ce

qu'on appellera un peu plus tard «l'anarcho-syndicalisme».

A Marseille, Jules Guesde tient son parti bien en main et l'emporte aisément. A une très grosse majorité, le congrès vote l'ordre du jour pur et simple, ce qui veut dire que le compte rendu final ne fera même pas allusion à la grève générale. Mais Aristide Briand n'en a pas moins remporté un succès personnel qui n'est pas négligeable. Un certain nombre de congressistes se sont ralliés à ses vues et, parmi eux, un député socialiste de Montluçon, Thrivier, personnage pittoresque que l'on a surnommé «le député en blouse », parce qu'il se rend au Palais-Bourbon en blouse d'ouvrier...

Que ce soit à la Chambre ou dans les congrès socialistes, Thrivier aime se faire remarquer. Il bondit à la tribune, s'en prend à Jules Guesde, offre sa démission, jette sur le bureau sa médaille de député. Final burlesque à une réunion confuse.

Avocat ou journaliste?

Le 5 octobre, Briand est de retour à Saint-Nazaire.

C'est l'époque où l'envie de quitter la ville et de « monter » à Paris

commence à le talonner.

La première occasion qui se présente, à la grande surprise de Briand, vient de Jules Guesde. Il faut croire que malgré les discours de Marseille et en dépit des préventions personnelles de Lafargue, le chef du Parti ouvrier a eu une bonne impression de Briand. Toujours est-il qu'il le fait toucher par un de ses amis et lui demande de venir le voir à Paris.

Briand ne se le fait pas dire deux fois et prend le premier train pour la capitale. Jules Guesde habite un petit appartement avenue d'Orléans où, en compagnie de Zévaès, il reçoit Briand et Pelloutier. Il leur apprend que le parti songe à lancer un quotidien qui s'appellera Le Socialiste, et leur demande s'ils aimeraient y collaborer. Briand accepte aussitôt et repart plein d'espoir. La déception est rapide: le projet est abandonné, faute d'argent.

^{*} Léniniste avant la lettre, Guesde se soucie davantage d'éliminer ses rivaux de la gauche que de combattre ses adversaires de la droite. En juillet 1893, lorsque le gouvernement fera fermer la Bourse du travail de Paris pour empêcher la tenue d'un congrès syndical, il se félicitera de « la présence de la police dans l'impasse syndicale et corporative où menaçaient de s'égarer un trop grand nombre de travailleurs » 11.

Une seconde occasion va se présenter au début de 1893.

A Paris, l'année précédente, il n'était question que de Ravachol et des premiers attentats anarchistes. Le 30 mars 1892, l'homme le plus recherché de France déjeunait au restaurant Véry, boulevard Magenta. Reconnu par un serveur qui appela la police, Ravachol fut arrêté, condamné à mort et rapidement exécuté.

Devenu héros national, le dénonciateur, un certain Lhérot, fut la cible des anarchistes décidés à venger Ravachol. Le 28 avril 1892 une

bombe détruisit le restaurant, tuant le patron et un client.

L'auteur de l'attentat, un certain Francis, avait été arrêté.

A cette époque, aux yeux de l'écrasante majorité des Français, les anarchistes sont des sauvages qu'il faut exterminer et leurs rares sympathisants des intellectuels dévoyés, qu'il faut mettre en prison. Parmi ces intellectuels, certains prennent un malin plaisir à défier les bourgeois apeurés, tel Laurent Tailhade déclarant «Qu'importe la mort de vagues humanités, si le geste est beau!»*. D'autres, sans approuver les attentats, les expliquent et même les excusent au nom des injustices de la société.

Dans les premiers jours de février 1893, un groupe de ces sympathisatis écrit à Briand: accepterait-il de venir à Paris pour assurer la défense de Francis, qui doit comparaître prochainement devant les assises de la Seine?

Immédiatement, Briand dit oui. Et même plus: il décide d'en profiter pour se fixer dans la capitale. Décision vite prise. Dès le 7 février, il écrit au bâtonnier pour lui adresser sa démission du barreau de Saint-Nazaire

Et le 9, il prend le train pour Paris.

A peine sorti de la gare, Briand se rend dans les bureaux de L'Echo de Paris.

C'est alors un journal à la mode, auquel collaborent quelques personnalités bien parisiennes: Octave Mirbeau, Catulle Mendès, Jean Lorrain, Alphonse Allais et Henry Céard, l'ami de Zola.

Dans la salle de rédaction, l'accueille une belle femme rousse de

38 ans, au nom célèbre: Séverine.

Elle a déjà sa légende. Disciple de Jules Vallès qui l'a fait débuter dans le journalisme au Cri du Peuple, elle a réussi à être à la fois honnie par les bourgeois, pour qui elle est une sorte de diable en jupons; rejetée par Jules Guesde et son parti, qui dénoncent ses sympathies anarchistes — un point commun avec Briand; tenue en suspicion par les féministes,

^{*} Hélas pour lui, il fera partie de ces «vagues humanités ». A quelque temps de là, alors qu'il dînait au restaurant Foyot en face du Sénat, une bombe anarchiste lui arracha un œil.

dans la mesure où elle incarne la libération des femmes par sa vie plus encore que par ses théories; jalousée par tous, à cause de son talent et de ses succès. Un premier mari dont elle a divorcé, un enfant naturel, un second mari complaisant, un amant en titre, elle est l'incarnation même du scandale. Tout comme ce jeune Nantais en butte à une bourgeoisie de province rétrograde.

Elle est malheureusement porteuse d'une mauvaise nouvelle pour lui: un de ses confrères du barreau parisien, Me Desplas, a réussi dans l'intervalle à lui souffler l'affaire. Francis, que Briand vient visiter dans sa cellule, verrait volontiers deux avocats assurer conjointement sa défense. Mais Me Desplas ne tient guère à la présence de ce confrère de province et le fait comprendre.

Briand, qui a reçu cette désillusion comme une douche froide,

envisage un instant de rentrer à Saint-Nazaire.

Tout en réfléchissant à la décision qu'il doit prendre, il arpente les grands boulevards, sa valise à la main. Le hasard le conduit à la brasserie Zimmer, boulevard Montmartre*.

Il entre et tombe sur le préfet de Loire-Inférieure, Rivaud, qui est lui-même de passage à Paris. Les deux hommes se connaissent et le haut fonctionnaire invite le jeune avocat à s'asseoir à sa table, où se trouve un homme à la barbe noire. Rivaud fait les présentations:

- Monsieur Eugène Mayer, directeur de La Lanterne.

L'homme est connu. Ancien boulangiste, il dirige un journal qui n'hésite pas à s'attaquer aux membres les plus puissants de la classe politique, alors secouée par le scandale de Panama. «Une feuille à chantage», prétendent les adversaires de *La Lanterne*. En attendant, le journal prospère.

La conversation s'engage. Contrairement à ses interlocuteurs, Aristide Briand est très au fait des problèmes sociaux et syndicaux, que les hommes politiques de cette époque connaissent mal, quand ils ne s'en

désintéressent pas totalement.

Eugène Mayer lui-même, quoique directeur d'un journal, s'aperçoit qu'il n'est guère informé de ces questions. Le préfet Rivaud, qui sent bien où voudrait en venir Briand, suggère alors à Mayer qu'il y aurait là, pour un journal comme le sien, matière à une nouvelle rubrique, dont le titulaire semble tout trouvé.

Mayer n'est pas homme à se décider sur un coin de table, surtout si cette table est celle d'un café. Il quitte les deux hommes en disant qu'il

va réfléchir.

Ce ne sera pas long. Le lendemain, il engage Briand comme rédac-

^{*} Il existe de nos jours une brasserie de ce nom place du Châtelet. A l'époque, la brasserie Zimmer se trouvait au 6, boulevard Montmartre, à l'emplacement de l'actuel Café de Madrid.

teur permanent, avec un salaire fixe de 250 francs par mois*. Pour la

première fois une chance réelle s'offre à Paris pour Briand.

Ce quartier des grands boulevards va devenir pour un temps le cadre de sa vie. Il travaille à *La Lanterne*, qui a ses bureaux rue Richer, et un peu plus tard boulevard Montmartre; il trouve à se loger non loin de là, 19 boulevard Saint-Martin, dans la pension de famille que tient une dame Venrées avec ses trois filles; enfin, il a ses habitudes à la brasserie Zimmer. L'endroit lui a porté chance et il aime y revenir.

Au tournant du siècle, la vie de café est plus intense, et surtout bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. L'hiver, il y fait plus chaud que chez soi et on y reste des heures. On y lit le journal, on y rédige son courrier (le garçon, sur demande, fournit «de quoi écrire»: encrier, plume et sous-main). On reste, au moins pour un temps, fidèle à l'établissement, voire à la table, qu'on a choisi. «On change plus facilement de religion que de café», disait Georges Courteline 12, qui s'y connaissait en bistrots.

Au Zimmer, Briand se lie ainsi avec un jeune rédacteur au *Temps*, Marius Gabion, qui deviendra un de ses plus proches amis. Il y rencontre aussi un avocat socialiste qui débute à *La Petite République*, le journal de Millerand, et commence à se faire un nom: René Viviani.

Briand a également la joie de retrouver ses amis de Saint-Nazaire: les Pelloutier, maintenant fixés à Paris, et Félix Gaborit, qui après la vente de *La Démocratie de l'Ouest* est venu lui aussi tenter sa chance dans la capitale.

Au cœur de l'émeute

1er mai 1893. La fête du travail — venue trois ans plus tôt d'Amérique — comportait chaque année des risques d'incidents graves, le plus

dramatique s'étant produit en 1891 à Fourmies.

A Paris, cette année, les responsables du maintien de l'ordre préfèrent agir préventivement en ordonnant la fermeture de la Bourse du travail le 1er mai. C'est une erreur: en voulant empêcher la manifestation, on la provoque.

Le jour venu, ouvriers et syndicalistes parisiens répliquent à cette

mesure en descendant dans la rue.

La Bourse du travail a ses locaux au 3, rue du Château-d'Eau. Le bâtiment, qu'elle occupe encore aujourd'hui, vient tout juste d'être achevé.

Le quartier n'a pas été bouclé. Aussi de nombreux manifestants se sont rassemblés place de la République — toute proche — ou même rue

^{*} Il écrira ses articles sous le pseudonyme de Volta, choisi au hasard dans le dictionnaire.

du Château-d'Eau. En revanche, dans la cour de la caserne du Prince Eugène, située sur la place même, la troupe attend, l'arme au pied, l'ordre d'intervenir. On aurait voulu provoquer délibérément l'affron-

tement qu'on ne s'y serait pas pris autrement.

Les premiers incidents éclatent. Le dirigeant socialiste Edouard Vaillant, qui essaie de haranguer la foule, est arrêté. Peu après, un escadron de cuirassiers surgit de la caserne et, en quelques minutes, balaie la place de la République. Par miracle, il n'y a pas de morts, mais de nombreux blessés, frappés à coup de sabre, renversés par les chevaux, piétinés par la foule prise de panique.

Les manifestants ont reflué vers le faubourg du Temple. Briand se trouve parmi eux, en compagnie de Thrivier, le populaire «député en

blouse» qui l'avait soutenu lors du congrès de Marseille.

Briand, à son tour, harangue la foule pour calmer ceux qui veulent en découdre avec la troupe. Il supplie les manifestants de ne pas répondre aux «provocations policières» et d'éviter les incidents.

Un peu plus tard dans la journée, il interviendra de nouveau, rue de

la Fontaine-au-Roi, pour prêcher la dispersion dans le calme.

Le lendemain, le nom de Briand est dans tous les journaux. Même si son rôle a été modérateur, cette publicité est peu appréciée par Eugène Meyer, qui n'a rien d'un socialiste. Mais l'incident n'a pas de suite.

L'été 1893, et notamment le mois de juillet, est aussi «chaud» que le printemps. Paris connaît, avec tout juste soixante-quinze ans d'avance, une sorte de mai 68 avec émeutes d'étudiants, barricades, violences policières et Quartier latin en état de siège. Le point de départ de ces troubles avait été pittoresque. L'immortel sénateur Béranger, passé à la postérité sous le surnom de Père la Pudeur, avait provoqué des poursuites contre quelques jeunes femmes qui s'étaient promenées en tenue légère dans les rues de Paris, le soir du bal des Quat'zarts. Les étudiants avaient répliqué, le 1er juillet, par un monôme sous les fenêtres du sénateur. La farce avait tourné à la tragédie: la police avait chargé et tué un passant.

Les troubles, très violents, durent six jours. Ouvriers et syndicats y restent assez étrangers: l'affaire ne dépasse guère la rive gauche. Néanmoins, les socialistes protestent contre les brutalités des « brigades centrales » de la police. Viviani, dans La Petite République, parle de « tuerie », de « meurtre en masse de toute une population », ce qui est un peu exagéré. Briand, aux côtés de Zévaès, participe à un meeting de soutien

aux étudiants, salle Bullier.

Le 6 juillet, sur sa lancée répressive, le gouvernement Charles-Dupuy fait opérer par la troupe une nouvelle fermeture de la Bourse du travail.

Une occasion pour Briand de proposer une grève générale à Paris. Mais décidément l'idée n'est pas mûre. On en reste là.

ARISTIDE BRIAND

1862-1932

Par son parcours personnel et ses choix politiques, Aristide Briand incarne cette période de grandes mutations que fut la IIIº République. Issu d'un milieu très modeste, il devient avocat, découvre l'engagement militant en défendant ses premières causes. Elu député en 1902, il ne tarde pas à se propulser au sommet grâce à ses dons d'orateur et à ses talents de négociateur. Pendant trente ans, tantôt ministre, tantôt président du Conseil, il joue les premiers rôles, en France d'abord, puis sur la scène internationale.

En 1905, il est l'artisan de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il défend la laïcité, mais prend ses distances avec les anticléricaux les plus sectaires et apaise les querelles religieuses qui divisent les Français. Pendant la Première Guerre mondiale, il tient la barre du pays durant un an et demi, il est au pouvoir au moment décisif de Verdun. Mais, hanté par ce carnage, il s'efforce dans les années vingt d'en prévenir le retour.

Sa carrière prend une autre dimension, l'habile politicien devient le « pèlerin de la paix ». Il est l'homme de la **réconciliation franco-allemande**, du premier projet d'intégration européenne. Son action lui vaut le prix Nobel de la paix en 1926.

Sur le moment, cette grande espérance est déçue. Briand meurt en 1932, à la veille de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler. Pourtant, le second après-guerre verra la France s'engager plus résolument dans la voie qu'il avait tracée.

Homme célèbre mais mal connu, au charme envoûtant, au caractère complexe, à la vie privée tumultueuse, adulé par les uns, haï par les autres, ce précurseur de l'Europe unie a fait entendre sa voix dans un continent pris de folie guerrière et a réussi, sans toujours s'en douter, à prendre date avec l'Histoire.

Bernard Oudin est historien. Il a publié notamment *Villa, Zapata et le Mexique en feu*; et, chez Perrin, *Histoires de Berlin* (avec Michèle Georges) en 2000 et *Histoires de Londres* en 2003.





www.editions-perrin.fr

24,50 €
Prix France TTC

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX° siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

1

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia

– Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit –

dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

